MATTHIEU ZELL

LE PREMIER PASTEUR ÉVANGÉLIQUE DE STRASBOURG

(1477-1548)

ET SA FEMME

CATHERINE SCHUTZ

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

PAR

ERNEST LEHR

DOCTEUR EN DROIT,
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU DIRECTOIRE DE L'ÉGLISE DE LA CONFESSION D'AUGSBOURG

PARIS
LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET Ce, ÉDITEURS
RUE DE RIVOLI, 174

1861

MATTHIEU ZELL

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS ET Cie
RUE DES GRÈS, 11

MATTHIEU ZELL

LE PREMIER PASTEUR ÉVANGÉLIQUE DE STRASBOURG

(1477-1548)

ET SA FEMME

CATHERINE SCHUTZ

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

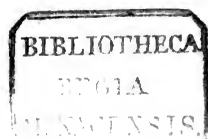
PAR

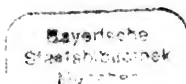
ERNEST LEHR

DOCTEUR EN DROIT,
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU DIRECTOIRE DE L'ÉGLISE DE LA CONFESSION D'AUGSBOURG.

PARIS
LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET Ce, ÉDITEURS
RUE DE RIVOLI, 174

1861





MATTHIEU ZELL

LE PREMIER PASTEUR ÉVANGÉLIQUE DE STRASBOURG

(1477-1548)

ET SA FEMME

CATHERINE SCHUTZ

Si dans l'histoire des hommes de la Réforme on devait s'en tenir à ceux qui ont provoqué ou dirigé cette glorieuse révolution ; si l'intérêt de la postérité devait se mesurer uniquement au génie ou à la science, Matthieu Zell, le premier pasteur évangélique de Strasbourg, ne pourrait guère invoquer de titres à notre attention. Il n'a pas eu sur les événements l'action décisive d'un Luther ou d'un Zwingli. Ce n'est pas sous son impulsion que le vieux trône de saint Pierre a chancelé sur sa base. Il n'a pas laissé dans de

savants écrits la trace de ses études théologiques. Et cependant, son souvenir est encore populaire en Alsace comme celui de son illustre compatriote, Geiler de Kaisersberg; tout le monde y connaît *Meister Matthis* et prononce ce nom familier avec une sorte de sympathie rétrospective. La mémoire du peuple s'est-elle égarée? Zell n'a-t-il dû qu'à un heureux hasard de voir son nom sauvé de l'oubli? Non certes. Mais le modeste pasteur de Saint-Laurent possédait à un éminent degré deux vertus faites pour le signaler même à une époque féconde en hommes remarquables, vertus qui pèsent souvent plus dans la balance de l'estime et de l'affection publiques que les plus brillantes aptitudes de l'esprit.

Il avait d'abord en son Sauveur une foi profonde, et sa vie entière est comme illuminée de cette flamme intérieure. Zell n'était pas grand théologien, loin de là : mais il avait compris cette parole de l'apôtre : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé; » et, le tout premier à Strasbourg, il osa braver la puissance épiscopale et prêcher la vérité, bien que semblable hardiesse fût alors punie comme un crime. Il dut à sa

noble et courageuse attitude l'appui dévoué de la bourgeoisie et du Magistrat; on s'habitua de bonne heure à le considérer comme le champion, par excellence, de la bonne càuse, et, lorsque par la suite Strasbourg devint un foyer de lumières, c'est autour de Zell que se groupèrent les Capiton, les Bucer, les Hédion, qui allaient illustrer la cité protestante du Rhin.

Mais ce qui distingue surtout Matthieu Zell, ce qui lui assure une place à part dans un siècle où l'esprit d'intolérance s'alliait presque universellement à la foi, c'est une singulière bienveillance, un respect profond pour toutes les convictions sincères, une charité inépuisable; traits rares en ces temps de luttes passionnées, et qui lui valurent les plus affectueuses relations avec des hommes de tendances bien diverses : Luther, Mélanchthon, Zwingli, Œcolampade et Schwenckfeld. Zell était prêt à tendre une main fraternelle à tous ceux qui se rencontraient avec lui sur le terrain de la foi en Christ et de la rédemption par sa mort expiatoire. Animé d'un esprit tout pratique, il ne comprenait pas qu'on s'égarât volontairement dans les discussions subtiles; il ne comprenait pas surtout que

le dissentiment pût aller jusqu'à l'aigreur et à la persécution. Cet esprit de douceur et de conciliation forme son cachet particulier et son plus beau titre de gloire.

Nous avons osé espérer que le public protestant français accueillerait avec bienveillance une étude sur un homme qui est depuis longtemps associé en Allemagne aux plus grands noms de la Réforme, que l'on cite encore de nos jours comme le type accompli du pasteur évangélique, et qui a pris une part directe aux événements les plus importants de cette grande époque de rénovation religieuse.

Mais en retraçant la vie de Matthieu Zell, il nous a semblé impossible de ne pas consacrer quelques pages spéciales à la compagne dévouée que nous retrouvons sans cesse associée à tous ses travaux, et le secondant de son infatigable activité. Cette femme aussi éminente par l'esprit que par le cœur, l'amie de Luther, a mérité d'être appelée par quelques biographes l'Olympia Morata de l'Alsace. Ce rapprochement semblera peut-être un peu trop ambitieux : Catherine Zell ne peut point revendiquer l'auréole poétique qui ceint le front de la jeune et noble

exilée de Ferrare; mais son caractère viril, son dévouement inépuisable et la trempe vigoureuse de son esprit, en font un des types de femme les plus caractéristiques et les plus remarquables de son temps.

I

Matthieu Zell[1] naquit, le 21 septembre 1477, à Kaisersberg, petite ville de vignerons, située sur le penchant des Vosges, dans la Haute-Alsace. Nous manquons de renseignements précis sur les premières années de sa vie; il paraît résulter d'un mot placé dans son *Apologie*[2], qu'il fréquenta pendant quelque temps une

[1] Quelques auteurs, trompés par le nom de *Meister Matthis* donné à Zell par ses contemporains, lui attribuent le prénom de *Matthias*. Nous préférons *Matthieu*, parce que c'est sous cette forme (*Matthæus*) qu'il avait l'habitude de signer lui-même son nom, et que l'écrivent sa femme et ses amis.

[2] *Christeliche Verantwortung* M. *Matthes Zell von Keysersberg Pfarrherrs und Predigers im Munster zu Straszburg, über Artickel jm vom Bischœfflichem Fiscal daselbs entgegen gesetzt unnd im rechten übergeben.* MDXXIII. (Apologie chrétienne de Me Matthieu Zell, de Kaisersberg, curé et prédicateur à la cathédrale de Strasbourg, sur des articles qui lui ont été opposés et régulièrement signifiés par le Fiscal épiscopal de cette ville. 1523.) — Ce curieux ouvrage forme un volume petit in-4°, non paginé. Chaque feuille est désignée par une lettre de l'alphabet; les huit pages de la feuille se comptent de I à VIII. Il y a cinquante et une feuilles en tout.

école de Mayence, probablement par suite d'un de ces échanges d'enfants auxquels on recourait assez souvent. Toujours est-il qu'il se trouva, fort jeune encore, à Strasbourg, en contact avec son illustre compatriote Jean Geiler, prédicateur de la cathédrale, qui, frappé de l'air intelligent de l'enfant, doit lui avoir dit ces paroles prophétiques : « *Cresce, puer; tu quoque magnus eris* [1]. »

Matthieu Zell alla continuer ses études à l'Université d'Erfurt, puis il voyagea. Il était alors d'usage général que les étudiants se rendissent par troupes de ville en ville, fréquentant les écoles et demandant à la charité publique leur pain de chaque jour. « C'étaient, dit M. Baum [2], de vraies nuées de sauterelles, s'abattant bien moins sur les localités dont les professeurs

[1] « Grandis, enfant; toi aussi, tu seras célèbre un jour. » (Lœscher, *Epicedion et narratio funebris in mortem venerabilis viri D. Matth. Zellii.* 1548. (Poëme funèbre à l'occasion de la mort du vénérable Matthieu Zell.) — Nous devons la communication de ce document extrêmement rare et précieux à M. le professeur Jung, bibliothécaire de la ville de Strasbourg, dont l'infatigable complaisance est connue de tous ceux qui ont eu à recourir aux trésors bibliographiques confiés à sa savante garde.

[2] Baum, *Capito und Butzer*, Elberfeld, 1860; page 6.

étaient célèbres que sur celles où les ressources matérielles paraissaient devoir être abondantes. » On comprend à quels désordres devait entraîner cette vie errante. Pour sa part, le jeune Zell ne s'associa jamais aux bandes vagabondes de ces étudiants pour lesquels les voyages n'étaient qu'un prétexte d'oisiveté et de dissipation. Son but, en quittant Erfurt, était de compléter son éducation autrement que par les livres; il parcourut, à cet effet, une grande partie de l'Allemagne et de l'Italie.

A l'époque où Maximilien Ier fit la guerre aux Suisses, il entra au service militaire, — nous ne savons si ce fut volontairement, — et resta pendant quelque temps en garnison à Waldshut, sur les bords du Rhin, dans l'Oberland badois.

Toutefois sa vocation n'était pas celle des armes, et il ne tarda pas à quitter le pourpoint du lansquenet pour reprendre la robe de l'étudiant, cette fois à l'Université de Fribourg en Brisgau. Il s'y rencontra avec plusieurs hommes dont le nom devait marquer, comme le sien, dans l'histoire de la Réformation. C'était d'abord Capiton[1], qui avait abandonné la mé-

[1] Rœhrich, dans sa *Notice sur Matthieu Zell* (*Mittheilungen*,

decine et la jurisprudence pour la théologie, et qui, vingt ans plus tard, devint son compagnon d'œuvre à Strasbourg; puis Jean Meyer d'Eck, le futur adversaire de Luther et de Carlstadt à Leipsick, alors déjà très versé dans l'étude de la scolastique; Jean Faber, jeune homme ambitieux, à l'esprit délié, qui fut, comme évêque suffragant de Constance, l'un des conseillers les plus accrédités et les plus haineux du roi Ferdinand; à côté de lui, Urbanus Rhégius, âme délicate et poétique, qui, d'abord enlacée dans les filets de Faber et entraînée par lui dans la voie de l'ambition et de l'intérêt personnel, parvint à se dégager, et embrassa avec une ardente conviction la cause de la Réforme; enfin, au-dessus d'eux tous, le jeune et brillant patricien de Strasbourg, Jacques Sturm de Sturmeck, le futur Stettmeistre, le futur fondateur du Gymnase protestant[1], le courageux défenseur

t. III, page 87), place à Erfurt le commencement des relations de Zell avec Capiton; nous croyons que c'est une erreur. Capiton, qui fréquenta successivement les universités de Fribourg, de Bâle et d'Ingolstadt, ne paraît pas avoir été à Erfurt, tandis qu'il est avéré qu'il se trouvait à Fribourg en même temps que Zell, et qu'il l'y connut. (Voir Baum, *Capito und Butzer*, p. 7.)

[1] Il ne faut pas confondre *Jacques Sturm*, le diplomate strasbourgeois, avec son homonyme, le savant *Jean Sturm* de Sleida,

de la foi évangélique; à coup sûr, l'un des hommes les plus illustres dont Strasbourg puisse s'honorer.

Ces jeunes gens se voyaient très assidûment et avaient même formé une petite société de *Novateurs*, aux travaux de laquelle Capiton et Zell prenaient une part active. Le 18 janvier 1505, Zell obtint le grade alors très relevé de maître en philosophie, qui lui conférait le droit de faire des cours à l'Université. Mais il ne tarda pas à abandonner la philosophie pour la théologie et spécialement pour l'étude des saintes Écritures.

L'Université de Fribourg était alors bien déchue de son ancienne splendeur. Si la philosophie et les belles-lettres y trouvaient encore des interprètes de talent, la théologie n'y était enseignée que par des moines au cœur sec et à l'esprit étroit, noyés dans les subtilités de la scolastique et de la dialectique. Or, on commençait à se lasser de ces discussions stériles et à chercher dans les Écritures et dans les Pères de l'Église une nourriture plus substantielle.

qui, lui aussi, concourut puissamment à l'organisation du Gymnase, et en fut le premier directeur.

Le clergé était tombé dans un discrédit complet [1]. Une réforme radicale était désirée non-seulement par les savants, mais même dans les masses. La parole incisive de Jean Geiler, les mordantes satires de Sébastien Brandt, le zèle déployé par Jacques Winpheling pour l'amélioration des écoles, avaient porté leurs fruits bien au delà de la vallée du Rhin, et l'on sentait partout cette agitation sourde, cette attente fiévreuse qui précèdent les grandes révolutions.

Pendant ce temps de fermentation, Zell continuait ses études théologiques; elles furent couronnées à Fribourg par le titre de bachelier en théologie. Peu après, le 31 octobre 1517,

[1] Les auteurs contemporains nous tracent un sombre tableau de la corruption qui avait envahi tous les rangs du clergé. Le dévergondage des mœurs dépassait toutes limites, et nous ne croyons pas pouvoir reproduire ici, même dans leur langue originale, les exemples qu'ils en citent et les expressions virulentes par lesquelles ils le flétrissent.—Voir Stephan von Bullheim, *Ein brüderliche Warnung an Meister Matthis;* Sébastien Brandt, *Chronique* mss., extraite en grande partie des protocoles du Magistrat de Strasbourg, au commencement du seizième siècle; *De miseria curatorum seu plebanorum, epistola* (Augsbourg, 1489); les documents originaux cités par Rœhrich (*Mittheilungen,* t. I, pages 132 et suiv.); enfin, dans l'*Apologie* de Matthieu Zell lui-même, les passages où il expose pourquoi il serait désirable que les prêtres se mariassent; Rœhrich, t. III, pages 94 et suiv., et 116.

le jour où Luther afficha ses fameuses thèses, il devint pour six mois recteur de l'Université où il avait conquis tous ses grades[1]. Mais il avait trop d'activité et il était trop peu partisan des spéculations oiseuses de la scolastique pour se trouver longtemps à l'aise dans le cercle étroit de la vie académique. Il lui fallait un champ plus vaste et où il se sentît plus directement utile. Au bout de quelques mois d'attente, ses vœux furent réalisés.

Vers la fin de 1518[2], le Grand-Chœur de la cathédrale de Strasbourg le nomma curé (*Leutpriester*) de Saint-Laurent. A cette charge importante était attachée celle de confesseur épiscopal (*pœnitentiarius, vicarius in pœnitentiis*) qui donnait au titulaire le droit d'accorder l'absolution dans les cas réservés à l'évêque.

Au moment où Zell entra en fonctions, toute l'Église d'Allemagne était sous l'impression des attaques incessantes de Luther contre les erreurs et les abus qui s'étaient établis dans

[1] Riegger, *Amœnitates friburgenses*, t. I, p. 7.

[2] Et non 1522 ou 1523, comme l'ont avancé plusieurs auteurs qui ont confondu la date de sa conversion à l'Évangile avec celle de sa nomination.

l'Église catholique. Les écrits du courageux augustin se répandaient avec la rapidité de l'éclair; et, en Alsace, on commençait à se les communiquer ouvertement : le jurisconsulte Nicolas Gerbel ne craignit même pas, dès 1519, de les faire imprimer à Strasbourg et de les distribuer dans tout le pays. Zell, que la personnalité de Luther attirait puissamment, fut l'un des lecteurs les plus assidus de ces écrits. La lumière se fit peu à peu dans son esprit; poussé par le spectacle de la lutte à chercher la vérité à sa source même, dans les saintes Écritures, il comprit de mieux en mieux, le sens et la portée de cette Parole si longtemps dérobée au monde, et dont les coups redoublés de Luther déchiraient les voiles; et enfin, rompant en visière à l'Église romaine, il se mit, en 1521, à prêcher l'Évangile. Il était le premier en Alsace à oser semblable énormité, et il ne fallait alors pour cela ni peu de courage ni peu de foi.

Du reste, il avait déjà profité depuis longtemps des facilités que lui donnait sa charge de confesseur épiscopal pour atténuer autant qu'il dépendait de lui la rigueur avec laquelle les lois ecclésiastiques punissaient des transgres-

sions souvent insignifiantes. « Les paysans, dit-il lui-même, me faisaient quelquefois pitié; on envoyait ces pauvres gens auprès de moi, on leur faisait perdre leur temps et leur argent, pour des misères; par exemple, parce qu'ils avaient mangé du beurre en carême. Je les expédiais lestement, et ne leur suçais pas la moelle des os, comme cela arrivait par le passé [1]. » Aussi Zell avait-il été plusieurs fois appelé à se justifier devant le Chapitre, d'avoir accordé l'absolution trop facilement, et de n'avoir pas d'abord envoyé les gens chez le fiscal pour y payer l'amende.

Néanmoins, il doit en avoir coûté maint pénible combat à notre savant et loyal curé pour renier Aristote et le pape, ces deux oracles de la chrétienté au moyen âge, et s'attacher à l'Évangile seul. Mais, en 1521, ses doutes avaient cessé : il prit, cette année-là, pour texte de ses sermons, l'épître de saint Paul aux Romains, dans laquelle l'Apôtre expose la doctrine fondamentale de l'Évangile sur le salut, à savoir,

[1] « *Diese armen Leut hab ich stets flugs und bald abgefertiget, sie auch nit gemolken und geschræpft, wie sonst geschehen ist.* » (Zell, *Apologie.*)

la justification par la foi, en opposition avec la justification par les œuvres seules.

Le nom de Luther n'était que rarement prononcé par Zell : « Je ne vous ai pas souvent parlé de lui, dit-il dans son *Apologie ;* je n'ai pas appuyé mes enseignements sur ses écrits; mais ces écrits, je les ai lus et relus, et j'y ai conformé ma prédication dans tous les points où je les ai trouvés vrais; non parce que c'était la doctrine de Luther, mais parce que c'était la doctrine de Dieu. » — « Les écrits de Luther, dit-il plus loin, m'ont fait grandement avancer dans la connaissance et l'intelligence des saintes Écritures : je ne donnerais pas cela pour tous les trésors du monde, Luther fût-il cent mille fois un hérétique; aussi, qu'on nous montre que sa doctrine est contraire à l'Évangile! sinon avec l'aide de Dieu nous ne nous en laisserons pas détourner, quand même les ennemis de Dieu en prendraient une fureur mortelle. »

Les sermons de Zell, tout animés de l'esprit de notre grand Réformateur, eurent à Strasbourg un succès extraordinaire. Mais ils devaient naturellement susciter de vives inimitiés contre le hardi prédicateur dans la classe qui se sen-

tait frappée par ses discours, et provoquer les représailles de tous ceux que leur position ou leurs croyances attachaient à l'ancien régime. Il paraît même que ses adversaires ne reculèrent pas devant l'emploi de moyens violents [1], et il fallut toute la vigilance d'amis dévoués pour le soustraire à leurs embûches. De son côté, l'évêque de Strasbourg déclara hautement que Zell était un hérétique, et demanda que l'on procédât contre lui avec toute la rigueur des lois alors existantes. Heureusement, le Grand-Chapitre et le Grand-Chœur de la Cathédrale, sous l'autorité immédiate desquels Zell était placé, ne se montrèrent guère disposés à céder à cet entraînement. Ils connaissaient parfaitement les sentiments de la bourgeoisie pour le curé de Saint-Laurent, et jusqu'à quel point ses sermons étaient goûtés. D'ailleurs, il y avait dans le sein de ces deux corps plus d'un partisan secret des idées nouvelles. On se borna donc à quelques conseils et à quelques exhor-

[1] Sæpe quidem tacitæ per amica silentia noctis
Insidiatorum venit acerba manus.

« Souvent, dans le silence de la nuit, il fut exposé aux coups de malfaiteurs appostés pour le frapper. »

(Lœscher, *Epicedion*.)

tations, après lesquels Zell continua à prêcher l'Évangile comme par le passé. Toutefois, le Grand-Chapitre ne pouvant pas le protéger efficacement contre l'évêque, les bourgeois de la paroisse de Saint-Laurent ne trouvèrent rien de mieux à faire que de s'adresser au Magistrat de la ville.

Dès le mois de juin 1522, ils l'avaient prié d'autoriser Zell à prêcher, non plus seulement dans la très petite chapelle de Saint-Laurent [1], mais bien du haut de la grande chaire, de *la chaire des docteurs*, placée dans la nef principale de l'édifice [2], et qui, depuis 1521, était fermée par un grillage et une porte. Si le curé de Saint-Laurent avait eu l'accès de cette chaire, il aurait pu se faire entendre beaucoup plus aisément des nombreux auditeurs qui se pressaient à ses sermons. Mais il ne dépendait pas du Magistrat de la lui ouvrir, et le Grand-

[1] Chapelle de gauche dans la cathédrale de Strasbourg. Le titre de paroisse était spécialement attaché à cette chapelle. Voilà pourquoi Zell portait le titre de Curé (*Leutpriester*) de Saint-Laurent, et non pas celui de Curé de la Cathédrale.

[2] Cette chaire, ornée des plus délicates sculptures, avait été construite à la demande de l'Ammeistre *Pierre Schott*, et sur les dessins de l'architecte *Jean Hammerer*, en l'honneur de l'illustre prédicateur du Dôme, Jean Geiler, de Kaisersberg.

Chapitre la tint close; les bourgeois ne se rebutèrent pas : ils firent construire pour Zell une chaire de bois portative que l'on venait placer au milieu de l'église avant chacun de ses sermons.

Sur ces entrefaites, le 4 janvier 1523, l'évêque Guillaume de Hohenstein écrivit au Magistrat de Strasbourg, « que, conformément aux ordres du Pape et de l'Empereur [1], il avait chargé son fiscal de punir les prêtres qui enfreignaient ces ordres, et en particulier le curé de Saint-Laurent; mais qu'on avait affiché, sur la maison de ce dernier, deux placards dans lesquels les paroissiens de Saint-Laurent déclaraient qu'ils n'abandonneraient pas leur curé, *Meister Matthis*; qu'en conséquence, le Magistrat voulût bien protéger contre toute violence le fiscal, agent de l'évêque. »

Le Magistrat, « considérant que, sans doute, son devoir l'obligeait à maintenir la paix parmi les citoyens, mais que *Meister Matthis* n'avait jusqu'alors prêché rien autre chose que l'Écriture sainte, » arrêta que le Chapitre de la Cathé-

[1] C'est-à-dire, conformément à l'édit de Worms.

drale serait invité à laisser Zell en fonctions et à veiller à ce qu'il puisse annoncer sans entrave la Parole de Dieu à ses auditeurs; le Magistrat étant fermement décidé, le cas échéant, à soutenir le curé, et même à retirer sa protection au Chapitre, si ledit curé était destitué. Cette dernière menace ne fut pas sans produire de l'impression, et l'affaire en resta là provisoirement. Mais, vers la même époque, Zell eut une nouvelle lutte à soutenir, cette fois contre ses supérieurs immédiats, le Grand-Chapitre et le Grand-Chœur : ils lui reprochaient de ne pas s'acquitter fidèlement de ses fonctions; d'omettre nombre de cérémonies usitées dans l'Église, et de ne dire la messe que fort rarement. Sur ce dernier point, Zell répondit que « s'il s'abstenait, c'était pour consacrer à l'étude le temps ainsi gagné, ce qu'il jugeait bien plus utile que de dire la messe; la partie capitale de son ministère étant d'ailleurs la prédication, et personne ne pouvant lui reprocher à cet égard la moindre négligence. » — Lorsqu'on l'invita à se conformer à l'avenir aux décisions prises en 1522 par la diète de Nuremberg, il protesta : « Je ne puis m'y sou-

mettre, dit-il, qu'autant qu'elles ne seront pas contraires ou préjudiciables à la Parole de Dieu. » — Il promit cependant de faire de son mieux, mais en déclarant qu'aucune puissance sur la terre ne l'empêcherait d'annoncer l'Évangile dans sa pureté et son intégrité [1]. Malgré la hardiesse de cette réponse, le Chapitre ne se sentit pas la liberté de le destituer et décida qu'il conserverait ses fonctions pendant une année encore; seulement la charge de confesseur épiscopal en fut détachée. En même temps, Zell obtint de prêcher dans la chaire des docteurs, et l'on se borna à le prier de vouloir bien faire ses sermons un peu moins longs, afin de ne pas empiéter sur le temps nécessaire aux autres actes du culte.

L'évêque Guillaume qui habitait Saverne, comme ses prédécesseurs, apprit avec un vif mécontentement la condescendance du Chapitre. Il fit immédiatement rédiger par son fiscal Gervasius Sopher, une accusation en 24 articles contre le curé de Saint-Laurent, et chargea le vicaire épiscopal Jacques de Gottesheim d'y

[1] Jung, *Beitræge*, t. II, pages 34 et suiv.

donner suite[1]. Nous relevons dans ce document fort long et fort diffus les griefs suivants. Le fiscal, au nom de l'évêque, reprochait à Zell : d'avoir ouvertement patroné et recommandé les écrits hérétiques de Luther, et ce, nonobstant la défense formelle de l'Empereur et du Pape; d'avoir qualifié cette défense d'inique; d'avoir journellement excité les laïques contre le clergé; d'avoir prétendu que le Pape et les évêques n'ont pas plus d'autorité ni de puissance que le premier prêtre venu, et qu'au surplus tout homme est prêtre (art. 1-4); d'avoir dit en chaire que les messes et les offrandes pour les morts ne servaient de rien (art. 6); de n'avoir tenu aucun compte des excommunications et d'avoir absous, sans autre formalité, les excommuniés qui se présentaient à lui (art. 7); d'avoir eu des relations avec *Karsthans*, mystérieux personnage en qui plusieurs auteurs ont voulu voir un nom

[1] Cette pièce curieuse a été traduite, mot à mot, en langue allemande, et imprimée à la fin de l'édition originale (1523) de l'*Apologie* de Zell, sous le titre de : *Copey der Artickel der Ersuchung durch den fursichtigen mann* M. *Geruasium Sopherum, Viscal..., wider den erbaren mann* M. *Motthæum Zell...,* etc. (Copie des articles de l'accusation dirigée par le fiscal Gervasius Sopher contre Me Matthieu Zell.)

générique de tous les partisans que la Réformation comptait parmi les paysans, mais dont l'individualité est aujourd'hui hors de conteste; Karsthans fut un des premiers laïques qui allèrent répandre en Allemagne les nouvelles doctrines de Luther; on retrouve sa trace non-seulement à Strasbourg, mais encore à Fribourg, à Bahlingen en Souabe, et à Bâle; la fougue de ses prédications l'avait rendu particulièrement odieux aux prêtres : ainsi s'explique ce chef d'accusation (art. 9 à 11); d'avoir prêché, au dernier dimanche de la Saint-Matthieu, qu'il n'y a pas de purgatoire (art. 12); et, une autre fois, que le saint Évangile avait été supprimé pendant cinq siècles (art. 14); d'avoir prêché, notamment le jour de la Toussaint 1522, que la vierge Marie et les saints n'ont pas besoin d'intercéder pour les hommes (*haben nit fur uns sich zu underziehen*) (art. 19); et, le jour de la Saint-Michel, que l'affinité spirituelle ne forme pas un empêchement au mariage (art. 19), etc., etc.

Pour tous ces motifs, le fiscal concluait à ce que Zell fût excommunié et déchu de tous ses bénéfices, sans préjudice des autres peines disciplinaires par lui encourues.

Nous ferons remarquer, en passant, que ce document donne une idée des matières que Zell traitait dans ses sermons. Ces indications sont d'autant plus précieuses que presque aucun des sermons du hardi prédicateur n'est arrivé jusqu'à nous.

Le curé de Saint-Laurent répondit d'abord au fiscal par une défense en latin qui resta manuscrite. Mais comme la cause intéressait aussi, à un haut degré, les nombreux partisans que lui avaient valus ses sermons, il pensa, non sans raison, que sa justification ne devait pas rester inconnue et que la publicité même lui donnerait contre l'évêque une arme puissante. En conséquence, il rédigea en allemand et fit imprimer une *Apologie* (*Christeliche Verantwortung*) qu'il dédie « à tous les amis de la vérité évangélique. » Ce curieux ouvrage, auquel nous avons déjà fait de fréquents emprunts dans le cours de cette notice, est le premier document un peu étendu que l'on possède sur l'histoire de la Réformation en Alsace. Le style en est énergique, coloré, populaire; l'auteur n'y dédaigne ni la plaisanterie ni les apostrophes virulentes; maint passage rappelle le parler incisif et original du

vieux Geiler, et partout ces pages révèlent un homme animé d'une foi vivante, profondément pénétré des vérités de l'Évangile, et en même temps sincèrement affligé de tous les abus et de tous les débordements dont il était témoin.

Zell ne désavoue aucun des faits relevés par le fiscal, mais parfois il les explique ou les présente différemment. Du reste, la plupart des chefs d'accusation étaient de telle nature qu'il ne pouvait espérer d'être absous. Bien plus, son *Apologie* elle-même fournissait à l'évêque de nouveaux sujets de griefs, surtout dans les passages relatifs au mariage des prêtres, aux dispenses, aux indulgences, etc.

Nous avons déjà fait connaître plus haut, la réponse de Zell au reproche qu'on lui adressait de prêcher la doctrine de Luther. Voici ce qu'il dit encore ailleurs à ce sujet (*d*, III) : « Lors même qu'il y aurait des erreurs dans ses écrits (ce que je suis loin de reconnaître), ce ne serait pas une raison suffisante pour les interdire, car tous les docteurs qui, depuis le commencement, ont écrit sur la Parole de Dieu, se sont trompés en plusieurs points, et l'on n'en permet pas moins la lecture. On trouve des erreurs dans

les livres d'Origène, de Lactance, de Tertullien, de Cyprien; on en trouve aussi dans ceux d'Augustin et de Jérôme qui sont cependant tout particulièrement considérés comme les lumières de la chrétienté. »

Sur les offrandes faites aux saints, Zell s'exprime ainsi (*t*, V) : « A l'un d'entre eux l'on apporte du blé, à l'autre du vin, à un troisième du pain, du fromage, du chanvre, un agneau, un porc ou de l'argent. Il en est pourtant d'assez vertueux pour accepter indistinctement tout ce qu'on leur donne, témoin les saints des lieux de pèlerinage (*Stationirer Heiligen*). Car bien qu'il soit d'usage d'offrir à saint Valentin une poule, ses serviteurs n'en acceptent pas moins un bœuf ou un porc, bien que les porcs soient l'offrande réservée à saint Antoine. Loin de moi la pensée de vouloir, par ce que je dis là, diminuer en quoi que ce soit les revenus des hôpitaux où l'on nourrit les pauvres gens, que d'ailleurs ils aient pour patron saint Valentin, saint Antoine ou tout autre. Mais plût à Dieu que leurs receveurs fussent fidèles, laissassent les pauvres profiter des aumônes recueillies et ne missent pas tout un diocèse au pillage (*aussaugen und be-*

schatzen) sous prétexte de nourrir trois ou quatre pauvres, tandis qu'eux-mêmes font les grands seigneurs. »

Plus loin, Zell proteste contre l'accusation d'avoir cherché à soulever le peuple contre l'autorité : il lui a, au contraire, recommandé la soumission et la patience ; « et cependant, dit-il au fiscal, ce qu'il y a de plus odieux dans les vexations que vous vous permettez, c'est qu'elles ne retombent que sur les petits et sur les faibles [1]. »

Enfin l'*Apologie* abordait résolûment la question du mariage des prêtres : « C'est par pure hypocrisie que l'on défend aux prêtres de se marier ; personne, disent les ecclésiastiques de haut parage, personne ne peut empêcher le concubinage ; mais un mariage régulier appauvrirait l'Église, parce qu'on ne pourrait plus tirer autant de profit des pauvres petits prêtres (*aus den armen Pfæfflein herausschinden*) : ce seraient la femme et les enfants qui hériteraient d'eux et non plus le fiscal ; et l'on aime mieux continuer à tolérer toutes ces turpitudes que de

[1] « *Und ist das aller Bœst, es gadt* (geht) *nur über das arm Vælckly.* » (*v*, IV.)

perdre les bénéfices qui y sont attachés. » — Puis prenant à partie ses adversaires, Zell continue : « Comment se fait-il, vous autres vicaires des évêques, que vous fermiez assez les yeux pour ne pas voir que dans votre diocèse, trois ou quatre mille prêtres mènent une vie désordonnée, scandaleusement désordonnée? Et cependant, lorsqu'un pauvre petit curé de campagne se marie selon le commandement de Dieu, vous le persécutez, vous le martyrisez, vous le chassez : il a violé son vœu de chasteté, dites-vous! Eh ! ne l'aurait-il pas violé s'il s'était, comme vous, vautré dans la débauche? Vous voyez la paille qui est dans son œil, vous ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre. »

Zell avait cru devoir s'expliquer également au sujet de Karsthans (*k*, VII) : « Ils ont voulu me mêler à l'affaire de Karsthans, comme ils l'ont fait pour plus d'un homme pieux. Car, quiconque a parlé pendant un peu de temps de l'Évangile, des saintes Écritures, de la foi, de la loi, ou de ce qui est bon et utile, par exemple, de la crainte de Dieu et du salut de l'âme; ou bien, quiconque a seulement prêté

l'oreille à ceux qui parlaient de ces choses, a dû passer pour un Karsthans. — Il est notoire qu'un pauvre bonhomme (je ne dis ni ne sais rien autre chose de lui) a circulé çà et là, prêchant de l'Évangile; mais quant à dire, au juste, quoi et comment, je ne le pourrais guère. Comme il est devenu pour quelques personnes un sujet de haine à cause des idées qu'il répandait parmi les laïques et qu'il a été accusé de propos séditieux, on a été charmé de m'associer à lui, et de m'attribuer une part dans ce qu'il pouvait avoir fait d'inconvenant. Je suis bien loin d'avoir honte de lui ou d'aucun de ceux qui, plus petits encore que lui, montrent des sentiments de piété : car je ne sais rien de lui que ce qu'ils lui imputent. Mais je suis bien aise de voir la bonne volonté de mes adversaires à ramasser contre moi tout ce qu'ils pensent pouvoir me faire tort, fût-ce des bavardages traînant dans la boue des rues. Quand mon accusateur prétend que je me suis intéressé à Karsthans, que j'ai suivi ses prêches, que je l'ai nourri lui et les siens, et ce, dans le but de fomenter du désordre et de faire couler le sang des prêtres dont je suis avide, il se plaît à dire

tout cela; mais il n'a aucune espèce de preuve à l'appui. Il est faux que je me sois particulièrement intéressé à Karsthans; nous avons échangé deux ou trois mots, ce qui n'est assurément pas un grand crime. Qui sait, me suis-je dit, si ce n'est pas par la volonté de Dieu que les laïques commencent à prêcher, puisque les prélats les plus distingués par le rang et par la science dédaignent tant de le faire? — Il est également faux que je l'aie nourri : je l'ai invité, mais il n'est pas venu. Et lors même qu'il serait venu, qu'y aurait-il eu à redire à cela? En admettant qu'il fût impie, en serait-il résulté que, pour avoir mangé avec lui, je le fusse également, et que j'eusse été tenté de le seconder dans des entreprises coupables?..... Au surplus, peu importe que vous me traitiez de menteur, pourvu que je ne le sois pas en réalité; vos calomnies ne parviendront pas à induire Dieu en erreur! »

Il serait aisé de multiplier les citations. Les quelques passages que nous avons reproduits suffisent à faire comprendre qu'une apologie aussi agressive n'était pas de nature à amener une conciliation. Elle ne pouvait qu'aigrir les adversaires de Zell et les affermir dans cette

pensée que la force seule aurait raison de tant de hardiesse et d'opiniâtreté. Toutefois il leur fallait user de prudence et de ménagements : le Magistrat avait hautement déclaré, et à plusieurs reprises, qu'il saurait protéger et défendre les prédicateurs de l'Évangile; et la bourgeoisie était animée, elle aussi, d'un esprit de bravade vis-à-vis de l'évêque et du Chapitre. Sur ces entrefaites, survint un nouveau grief qui amena la rupture.

Le 18 octobre 1523, Antoine Firn, de Haguenau, curé de Saint-Thomas, qui depuis longtemps avait une maîtresse comme la plupart de ses collègues, annonça du haut de la chaire qu'il s'était décidé à l'épouser en légitime mariage; et qu'en attendant il allait bénir, le jour même, l'union d'un autre prêtre, Martin Enderlin, chapelain du chanoine capitulaire Rodolphe de Bade. C'était la première fois à Strasbourg que semblable fait se produisait; grand fut le scandale à l'Évêché. L'évêque Guillaume somma le Chapitre de Saint-Thomas de déposer le curé. Mais le Chapitre, qui n'ignorait pas les dispositions de la bourgeoisie, crut devoir faire des représentations au prélat, avant d'obéir.

Trois semaines après, le 9 novembre, Enderlin bénit à son tour le mariage de Firn devant le grand autel de la cathédrale ; un grand nombre de bourgeois notables assistèrent à la cérémonie, et Zell en sa qualité de curé de la paroisse y prononça un sermon qui est resté célèbre[1]. Après avoir établi sur la base de la Parole de Dieu et de la saine raison la validité du mariage des prêtres, l'orateur termina par cette apostrophe à Firn : « C'est pourquoi, cher Antoine, sois sans crainte, car tu es bien heureux de rompre par cet acte avec l'Antechrist. Tu as pour toi Dieu et sa Parole! ne t'inquiète pas de l'opinion des hommes; l'un blâme, l'autre loue. Ne t'inquiète pas non plus de ce qui pourra t'en advenir de pénible : toutes choses tourneront à ton bien. Tu serais expulsé, tu serais condamné à périr; ni l'exil, ni la mort ne peuvent rien sur toi : tu fais

[1] Ce discours fut imprimé peu de jours après (VI Kal. Decembris, 1523) sous ce titre : *Ein collation auf die Einführung* M. *Anthonii, Pfarrherrn zu Sanct Thomans zu Straszburg, und Katharinen seines ehelichen Gemahels, von Matthæo Zell von Kaysersbergk Pfarrherrn im Hochstift dasselbst.* In-4°. (Collation pour la bénédiction nuptiale de M° Antoine (Firn), curé de Saint-Thomas à Strasbourg, et de son épouse Catherine, par Matthieu Zell de Kaisersberg, curé de Saint-Laurent.)

ce que Dieu t'a commandé de faire contre son ennemi, contre l'Antechrist; sois sans crainte!..... »

Dans le même sermon, Zell déclara que le Magistrat de la ville avait fait dire par quatre de ses membres à Firn, à lui Zell et aux autres prédicateurs « qu'ils eussent désormais à prêcher hardiment l'Évangile et les saintes Écritures, sans mélange de fables humaines; qu'il saurait bien les défendre, si on les inquiétait à ce propos. »

En effet, le 1er décembre, ce corps prit un remarquable arrêté par lequel il invitait « tous ceux qui s'adonnent à la prédication dans le ressort de sa juridiction, à n'annoncer dorénavant au peuple, librement et ouvertement du haut de la chaire, rien autre chose que le saint Évangile, la Parole de Dieu, et, en général, ce qui peut développer l'amour de Dieu et du prochain[1]. »

Zell comprit immédiatement qu'un semblable arrêté serait riche de conséquences. Aussi, lorsqu'on le cita devant l'assemblée des chanoines

[1] Voir le texte de cet arrêté dans l'*Histoire de la Réformation en Alsace*, de Rœhrich, t. I, Append., p. 455.

capitulaires et qu'on lui demanda s'il se proposait donc de soutenir tout seul la lutte contre l'Évêque et un si illustre Chapitre princier [1], il répondit : « Sans doute, un homme seul ne peut pas grand'chose. Mais ma cause est celle de Dieu, et c'est dans la vigne de Dieu que je travaille; or, je sais à n'en point douter que le Maître de la vigne ne tardera guère à commander un plus grand nombre d'ouvriers, et que j'aurai des compagnons d'œuvre. Voici, il est déjà sorti pour en aller commander [2] ! »

Il ne se trompait pas. Quelque temps après, Symphorien Pollion devint son collègue comme prédicateur du Dôme. Dans les autres églises, Bucer, Capiton, Hédion se déclarèrent à leur tour les champions de l'Évangile. Aussi Zell, dont la réponse au Chapitre s'était répandue dans le peuple, put-il dire dans un de ses sermons : « Qu'en pensez-vous? n'ai-je pas prédit que Dieu enverrait bientôt un plus grand nombre d'ouvriers? Eh bien! Dieu en a envoyé,

[1] Les plus nobles familles d'Allemagne et d'Alsace avaient des représentants au Grand-Chapitre de Strasbourg. On peut voir dans Piton (*Strasbourg illustré*, t. I, p. 92) la liste des principales d'entre elles.

[2] Schadæus, *Summum templum*. Arg., 1617, in-4°, p. 88.

afin que je ne sois plus seul à travailler dans sa vigne[1]. »

Du reste, avant qu'arrivât le terme de l'année 1523, si féconde à Strasbourg pour la cause de l'Évangile, Zell devait faire encore un pas décisif dans la voie d'indépendance et de réforme qu'il avait frayée. Le 3 décembre, deux jours après le mémorable arrêté du Magistrat, Zell épousa Catherine Schutz. Leur union fut bénie solennellement par Martin Bucer[2], en présence d'un grand concours de fidèles. Après le mariage, les nouveaux époux communièrent sous les deux espèces[3].

L'exemple d'Enderlin, de Firn et de Zell trouva bientôt dans le clergé de Strasbourg un certain nombre d'imitateurs. Le prêtre Wolfgang Schulthess (*Sculteti*), ancien augustin, et Conrad

[1] Rœhrich, *Mittheilungen*, t. III, page 122.

[2] Martin Bucer lui-même avait épousé, l'année précédente, Elisabeth Labenfels (*Pallas*) ; forcé, en mai 1523, de s'enfuir de Wissembourg, et privé de toutes ressources, il avait trouvé, avec sa femme, l'hospitalité la plus cordiale et la plus empressée dans la maison du curé de Saint-Laurent. (Voir Baum, *Capito und Butzer*, pages 208 et 209.)

[3] Pour ne pas interrompre ici la suite du récit, nous consacrerons un chapitre spécial à la femme éminente qui, dorénavant, va se trouver associée à la plupart des travaux de Matthieu Zell. Elle mérite mieux qu'une simple mention.

Spatzinger, vicaire de la chapelle de la Vierge à la cathédrale, se marièrent, le premier au mois de novembre 1523, le second à la fête des Rois 1524. Peu après, ce fut le tour de Jean Niebling, qui desservait la chapelle de Saint-Erard, et de Lucas Hackfurt (*Bathodius*), chapelain à Obernay; enfin, quelques mois plus tard, d'Alexandre de Villingen, ancien chevalier de l'ordre de Saint-Jean.

Quelque bienveillant que fût en général l'évêque Guillaume, il était impossible qu'il ne sévît pas dans ces circonstances. A la date du 24 janvier 1524, tous les prêtres de Strasbourg qui avaient contracté mariage, savoir : Zell, Firn, Hackfurt, Spatzinger, Niebling et Schulthess, furent cités « à comparaître, dans la quinzaine, et en personne, devant l'évêque, en sa résidence de Saverne, pour s'y voir jugés et condamnés conformément aux lois ecclésiastiques[1]. »

Au point où en étaient arrivées les choses, il ne pouvait plus être question pour eux de chercher à se disculper. Leur condamnation

[1] La citation de l'évêque se trouve imprimée dans Gerdesius, *Hist. Evang. renovat.*, t. II, p. 70.

était inévitable, et l'arrêt aurait été probablement exécuté aussitôt que rendu. Aussi, après mûre réflexion, les six inculpés se mirent tous ensemble sous la protection du Magistrat de Strasbourg, comme de leur autorité légitime, et déclarèrent qu'ils étaient prêts à comparaître devant lui, s'il le jugeait nécessaire, mais qu'ils n'obéiraient pas à la citation de l'évêque[1]. Le Magistrat s'empressa de députer trois de ses membres auprès du prélat pour négocier une conciliation. Mais cette tentative échoua comme on devait s'y attendre. Le 14 mars, l'évêque lança contre les récalcitrants une sentence d'excommunication qui fut publiquement affichée, le 3 avril suivant, à la grande porte de la cathédrale.

Le soir même, tous les prêtres mariés se réunirent chez Zell[2], et rédigèrent avec l'aide de Capiton un appel (*Appellatio*) contre cette

[1] Jung, *Beitræge,* t. II, page 168. Catherine Zell adressa à ce sujet à l'évêque, un écrit virulent qui d'abord avait été destiné à la publicité; mais le Magistrat en interdit l'impression (15 février 1524), afin de ne pas aggraver une situation déjà fort tendue par elle-même.

[2] Au nombre de sept; Alexandre de Villingen s'était marié dans l'intervalle.

sentence. Le surlendemain, cet appel fut officiellement reçu par le notaire impérial, Michel Schwencker, de Gernsbach; puis aussitôt publié en latin et en allemand[1]. Il contenait douze chefs. Nos ecclésiastiques commençaient par déclarer qu'ils n'en appelaient qu'au Concile libre dont la réunion avait été décidée par les princes et les États d'Empire : « Les Conciles seuls, disaient-ils, sont en mesure de protéger ceux qu'oppriment les tyrans ecclésiastiques; car les évêques, les prélats et le Pape sont tous des ennemis de l'Écriture sainte et de la Croix de Christ » (art. 1 à 3). Les chefs d'appel proprement dits étaient : 1° que l'évêque Guillaume les avait condamnés absents, contrairement au droit canonique (art. 4); 2° qu'il les avait cités à comparaître à Saverne (où ils se seraient trouvés exposés sans défense aux entreprises de leurs ennemis), bien que

[1] L'édition latine, imprimée comme toutes les publications analogues de cette époque par W. Kœpfel (*Cephalæus*) de Strasbourg, porte pour titre exact : *Appellatio sacerdotum maritorum urbis Argentinæ adversus excommunicationem Episcopi.* L'édition allemande, publiée sans nom d'imprimeur, est un peu raccourcie et n'est ni aussi simple ni aussi claire que l'original latin.

l'évêque eût à Strasbourg son tribunal régulier (art. 5 et 6); 3° qu'ils avaient été jugés par défaut, bien qu'ils offrissent de se défendre (art. 7); 4° que l'accusateur lui-même avait été absent[1] et que, dès lors, l'accusation était nulle (art. 8); 5° qu'il n'y avait d'autre accusateur présent que l'évêque, lequel était en même temps juge, et que l'acte d'excommunication contenait un mensonge lorsqu'il portait que l'évêque avait prononcé *sur les réquisitions du fiscal* (art. 9); 6° qu'au surplus, le fiscal lui-même, vivant notoirement en concubinage, était sous le coup de l'excommunication en vertu du droit divin, du droit impérial et du droit ecclésiastique (art. 10); 7° que la sentence allait plus loin que la citation à comparaître, attendu que celle-ci ne les avait menacés que de la perte de leurs dignités ecclésiastiques, tandis que celle-là les frappait d'excommunication (art. 11); 8° enfin, qu'au point de vue de la sévérité, la sentence dépassait de beaucoup les prescriptions de la loi,

[1] Le fiscal, qui était l'accusateur, se trouvait alors à Constance pour y solliciter un bénéfice.

attendu qu'ils s'étaient vus excommuniés comme s'ils avaient vécu en état de concubinage (ce qui eût effectivement entraîné leur exclusion de l'Église), tandis que leur mariage légitime ne les empêchait en aucune façon de rester de bons chrétiens (art. 12).

Nous nous écarterions trop de notre sujet principal, si nous continuions à suivre cette question du mariage des prêtres dans toutes les phases par lesquelles elle a encore passé en Alsace. Il nous suffira de dire qu'en ce qui touche Zell et ses amis, l'excommunication prononcée contre eux demeura sans effet; on avait tant abusé de cette arme qu'elle avait fini par s'émousser. La sentence de l'évêque passa, pour ainsi dire, inaperçue. Du reste, le Magistrat de Strasbourg prit chaleureusement la défense des prêtres mariés, tant auprès de l'évêque que de la diète de Nuremberg (1524), et la querelle s'assoupit.

A partir de cette époque, l'œuvre de la Réforme ne fut plus entravée dans sa marche. Zell put continuer paisiblement l'exercice de son ministère pastoral; il ne descendit plus guère dans l'arène des partis, et se consacra

tout entier à la prédication et à la cure d'âmes. Tous les auteurs du temps nous le représentent comme jouissant pleinement de l'affection et du respect de ses concitoyens. Mais sa renommée avait bien dépassé les murs de Strasbourg; car, dans les guerres civiles qui ensanglantèrent l'Alsace, vers 1525, les paysans révoltés ne voulurent pas d'autre arbitre que lui; et il ne craignit pas, malgré les dangers d'une telle démarche, d'aller faire jusque dans leur camp d'Altorf une démarche conciliatrice, qui, au surplus, n'eut point de succès.

Comme prédicateur, Zell avait, au plus haut degré, le don de captiver son auditoire. Bien qu'on lui ait parfois reproché de prêcher un peu longuement, il était devenu, tant par la clarté et la simplicité de ses sermons que par la chaleur dont il savait les animer, l'un des orateurs les plus populaires de Strasbourg. Il ne se perdait guère ni dans les subtilités dogmatiques, ni dans ce mysticisme plus ou moins nébuleux où se plaisaient quelques-uns des prédicateurs de son temps. Les points sur lesquels il revenait le plus volontiers, étaient la nécessité de croire de toute son âme et en toute

simplicité au Sauveur qui est venu racheter nos péchés; et de pratiquer cette belle loi d'amour qu'Il nous a donnée : « Aimez-vous les uns les autres. »

On peut dire d'ailleurs qu'il prêchait d'exemple. Sa loyale et courageuse conduite dès les débuts de la Réforme, donne la mesure de sa foi; et d'un autre côté, pendant toute la durée de son ministère à Saint-Laurent, son presbytère fut le refuge d'une foule d'ecclésiastiques malheureux ou proscrits. Il n'était pas rare qu'il en eût jusqu'à trente à sa table, et cela, pendant des semaines. Ses parents lui avaient laissé quelque fortune. Il possédait plusieurs immeubles et notamment, à Strasbourg, un jardin hors la Porte des Pêcheurs. Il avait également acquis des maisons à Fribourg en Brisgau pendant le long séjour qu'il avait fait dans cette ville au commencement du siècle. Mais nous savons par lui-même que le gouvernement impérial séquestra la plus grande partie de ces derniers biens, « quoiqu'il eût été toute sa vie, un chaud partisan de la Maison d'Autriche; » le Magistrat de Strasbourg s'entremit plusieurs fois en faveur du curé de Saint-Laurent, mais,

paraît-il, sans grand résultat[1]. Ce qui est certain, c'est que Zell jouissait d'une certaine aisance et qu'il en faisait le plus charitable usage[2]; parfaitement secondé d'ailleurs par sa femme qui, dans le soin des pauvres et des malades, apportait autant d'intelligence que de dévouement.

Une grande simplicité dans les goûts et le besoin de la bienfaisance devaient pousser Zell à condamner toute vaine ostentation comme un détournement au préjudice des pauvres. Un contemporain nous a conservé à ce propos une anecdote caractéristique : « *Meister Matthis* ayant été invité à souper par un de ses collègues, aperçut de la vaisselle d'or et d'argent rangée sur le buffet. A cette vue, il ne put s'empêcher

1 Voir les pièces de cette correspondance dans Rœhrich, *Mitth.*, t. III, pages 138 et suiv.

2 Non cumulabat opes, opibus relevavit egenos,
Et dedit extensa munera larga manu.
Nocte dieque fores inopi miserisque patebant;
Hæc erat auxilii consiliique domus.

« Il ne thésaurisait pas; il employait sa fortune à soulager les pauvres, et il donnait d'une main libérale d'amples aumônes. Nuit et jour, sa porte était ouverte aux malheureux; sa maison était une maison de secours et de bons conseils. »

(Lœscher, *Epicedion*.)

d'exprimer son étonnement de ce qu'un semblable luxe s'étalât dans la maison d'un ecclésiastique; il en réprimanda sérieusement son collègue et se retira sans rien manger. Le lendemain, il renouvela ses exhortations, et fit si bien que l'autre vendit une partie de sa vaisselle et se montra dorénavant beaucoup plus libéral envers les pauvres [1]. »

Zell savait tempérer par beaucoup de bienveillance et de modération la fermeté dont nous lui avons vu donner tant de preuves. Aussi ne goûtait-il guère l'allure guerroyante et l'extrême rudesse d'expressions du grand Réformateur saxon. « Il n'est rien, dit-il dans son *Apologie*, qui m'ait tant déplu dans Luther que le ton acerbe et mordant de ses écrits contre le Pape, les évêques et d'autres de ses adversaires; il les traite parfois d'une manière si violente, il les raille avec tant d'aigreur, que c'est à peine si l'on a rien lu de plus fort dans ce genre : cela a fait bien souvent du tort à ce qu'il disait; mais, ajoute Zell excellemment, m'est avis qu'il faut accueillir la vérité, qu'elle

[1] Pantaléon, *Heldenbuch*, t. III, p. 134.

se présente à nous tout doucement ou avec rudesse. »

Ennemi des discussions théologiques et dégagé de tout esprit de parti, Matthieu Zell ne s'entendait pas toujours parfaitement avec quelques-uns de ses collègues de Strasbourg. Il désapprouvait, en particulier, Bucer de s'être immiscé dans la querelle de Luther avec les réformateurs suisses au sujet de la doctrine de la sainte Cène, et de s'être donné bien du mouvement et des soucis en pure perte pour amener entre eux une transaction. Notre pasteur était fermement convaincu que le véritable Christianisme ne consiste pas en paroles, et ne se laisse pas enfermer dans les étroites formules de l'école ; et, quand on lui parlait de l'*in, cum et sub pane*, qui exprime, d'après les luthériens, comment on reçoit dans la Cène le corps de Christ, il avait coutume de répondre qu'il fallait que le diable eût inventé cette formule, puisqu'elle avait causé de si grandes discussions et une scission si profonde entre les réformés et les luthériens.

Bucer, qui connaissait la légitime influence dont jouissait Matthieu Zell, avait cherché

maintes fois à le gagner à ses essais de conciliation. Finalement, il obtint de lui, que, pour l'amour de la paix, il ne toucherait plus dans ses sermons que le côté pratique de la Cène et s'abstiendrait d'en discuter le côté dogmatique. Du reste, Bucer et Capiton se plaignent, dans leur correspondance avec Zwingli et Blaurer, d'avoir eu grand'peine à l'amener à ce point; et, ils attribuent à l'influence de sa femme Catherine, le peu d'empressement qu'il mit à accueillir leurs ouvertures.

« *Si Matthæus*, écrit Bucer à Blaurer le 18 janvier 1534, *qui solus adhuc populum habet, in vindicando ministerio et ecclesiæ unitate, acrior esset, fidemque plenius prædicaret, vere nihil queri deberemus. Ad opera uxor eum detrudit. Animus tamen viri vere rectus et Deum quærit*, etc [1]. »

Et ailleurs (16 novembre 1533) : « *Matthæus pius quidem, sed...* γυναιχοχρατοῦμενος [2]. »

[1] « Si Matthieu Zell, qui a seul encore l'oreille du peuple, était plus tenace dans la revendication des droits du ministère, et plus désireux d'amener l'unité dans l'Église; si, en outre, il prêchait la foi plus pleinement, nous n'aurions en vérité aucun sujet de plainte. Mais sa femme le détourne vers les œuvres. Néanmoins, c'est un homme au cœur droit et cherchant Dieu... »

[2] « Matthieu Zell est un homme pieux, mais... il est gouverné par sa femme. »

On sait qu'en 1536 les théologiens saxons et ceux de l'Allemagne du Sud-Ouest parvinrent un moment à s'entendre, et que leur accord, bien éphémère, hélas! fut consacré, le 29 mai de cette année, par un acte connu sous le nom de Concorde de Wittemberg (*Wittenberger Concordia*) [1]. Peu de temps après, Mélanchthon entreprit un voyage en Wurtemberg, pour achever de pacifier les esprits. Il se rencontra, à Tubingue, chez le docteur Phrygion, pasteur de la ville, avec un certain nombre d'hommes marquants, accourus, presque tous d'assez loin, pour faire sa connaissance. C'étaient Joachim Camerarius; Erhard Schnepf, de Stuttgard; le célèbre médecin Léonard Fuchs; Oporinus, de Bâle, et trois Strasbourgeois, Martin Bucer, Pierre Dasypodius et Matthieu Zell.

Mélanchthon demanda à ce dernier, en présence de tous ses visiteurs, quelle était son opinion sur la question de la sainte Cène : « Monsieur Philippe, répondit Zell, je vais vous dire ouvertement ce que j'en pense. Depuis que Dieu a daigné m'amener à la connaissance de

[1] Voir, pour les détails, Baum, *Capito und Butzer*, pages 506 et suiv.

son Évangile, j'ai toujours cru, enseigné et prêché que ce sont le vrai corps et le vrai sang de Christ, mon divin Rédempteur, qui sont donnés à tous ceux qui prennent la Cène. Mais quant à croire que je reçois ce corps et ce sang *substantialiter*, *essentialiter*, *realiter*, *naturaliter*, *præsentialiter*, *localiter*, *corporaliter*, *transsubstantialiter*, *quantitative*, *qualitative*, *ubiqualiter*, *carnaliter*, le diable a apporté tous ces mots-là de l'enfer. Jésus a dit tout simplement : *Hoc est corpus meum, hic est sanguis meus.* Je me tiens à ces paroles, et je ne crois rien autre chose que ce que Jésus, mon Maître, a dit lui-même. Car s'il avait été nécessaire d'ajouter tous ces mots, *substantialiter*, *essentialiter*, *realiter*, etc., Il les aurait bien ajoutés. Aussi doit-on s'en tenir aux paroles du Christ, telles qu'Il les a lui-même prononcées. »

« *Tu recte respondisti* [1], » répliqua Mélanchthon; et nous croyons que tous les gens raisonnables seront de son avis. Si, au lieu de vouloir à toute force expliquer dans la Bible certains passages qui dépassent notre faible intelligence, on s'était

[1] « Tu as bien répondu. »

borné à accepter la Parole de Dieu dans sa simplicité; si, sous prétexte de science théologique, l'on n'obscurcissait pas quelquefois par de nuageuses interprétations la vive lumière de l'Évangile, il est certes plus d'un point de controverse dont on aurait depuis longtemps reconnu l'inanité, et l'Église ne serait plus si souvent déchirée par de vaines querelles de mots.

Du reste il s'en fallait de beaucoup que Zell fût seul de son avis sur cette question de la sainte Cène. Hédion regrettait comme lui les contestations auxquelles elle avait donné lieu, et les tenait pour dangereuses : il fallait, d'après sa manière de voir, accepter avec foi les paroles de l'institution telles que les rapporte l'Écriture, sans vouloir donner de savantes explications sur une matière que les apôtres eux-mêmes ne touchent qu'avec une grande prudence. C'est à ce propos qu'il dit de Bucer : « *Nemo omnibus horis sapit*[1]. » D'un autre côté, l'on raconte que Jacques Sturm de Sturmeck, assurément l'un des hommes les plus marquants de l'époque, s'abstint pendant plusieurs

[1] « Personne n'èst sage à toute heure. »

années de participer à la communion, à cause de l'aversion que lui avaient inspirée les interminables disputes des théologiens sur ce point[1].

La piété de Matthieu Zell était toute pratique, et l'une de ses préoccupations les plus constantes et les plus sérieuses fut, jusqu'à la fin de ses jours, l'instruction religieuse de la jeunesse. Non qu'à cet égard, on n'eût encore rien fait en Alsace avant lui. Un règlement du Magistrat avait déjà imposé aux pasteurs le devoir d'initier les enfants de leurs paroisses à la connaissance de l'Évangile. Dans toutes les églises, on célébrait pour eux des services spéciaux (*Kinderlehre*). Capiton à Strasbourg, André Keller à Wasselonne, Jean Bader à Landau, avaient publié tous trois des manuels catéchétiques. Enfin les deux ouvrages les plus remarquables de ce genre qu'ait enfantés la Réformation, le grand et le petit Catéchisme de Luther, étaient déjà passablement répandus. Toutefois Zell se sentit poussé à mettre entre les mains de la jeunesse qui lui était confiée un petit traité de sa propre composition.

[1] Rœhrich, *Mittheilungen*, t. III, pages 132 et suiv.

D'accord avec ses collègues de Strasbourg et en leur nom, il écrivit un catéchisme, qui parut, en 1534, sous le titre de : *Courte explication biblique* (*pour les enfants et les commençants*) *des articles fondamentaux de notre foi chrétienne, des dix commandements et de l'Oraison dominicale, par les prédicateurs et ministres de l'Église de Strasbourg*[1]. A cet ouvrage est joint un appendice intitulé : *Sommaire pour les plus jeunes* (*Summari für die Jüngern*).

Ce catéchisme est composé sous forme de dialogues entre le maître (*Underrichter*) et l'enfant (*Kind*); on y chercherait vainement la précision et la concision magistrales de celui de Luther; mais, à en juger par les développements et les exhortations qui y sont intercalés et que l'auteur met dans la bouche du maître, ce petit ouvrage paraît avoir été plutôt destiné à guider celui qui donnerait l'enseignement, qu'à être appris par cœur par les élèves; l'impression elle-même en serait bien compacte

[1] *Kurtze schriftliche Erklærung für die Kinder und Angohnden, der gemeinen Artickeln unsers christelichen Glaubens, der zehen Gebott, des Vatter Unsers, durch die Prediger und Diener der Gemein in Strasburg.* Gedruckt durch Matthian Apiarium. MDXXXIV. (15 feuillets in-8°.) Le même ouvrage a été réédité en 1535 et 1537 sous des titres un peu différents.

pour un livre d'école. Néanmoins, tel qu'il est, ce catéchisme l'emporte de beaucoup, pour la clarté et la simplicité, sur celui que Capiton avait publié, sept ans auparavant, sous le nom de *Kinderbericht.*

On doit en outre au pasteur de Saint-Laurent un *Commentaire de l'Oraison dominicale, à l'usage de la jeunesse*[1].

Ces publications ne le détournaient point de tous les autres devoirs attachés à son ministère : sa fidélité à les remplir était exemplaire ; mais il se permettait parfois un délassement, quand il pouvait le faire servir à des intérêts élevés et sérieux. Ainsi, en 1533, nous le trouvons en route pour Berne. En 1534, il se rendit à Constance et y prêcha trois fois en un même jour avec le plus grand succès. Enfin, quatre ans après, lorsque la Concorde de Wittemberg eut resserré les liens de confraternité religieuse entre Strasbourg et la Saxe, Zell entreprit, à l'exemple de plusieurs de ses collègues, un voyage dans l'Allemagne du Nord. « Je suis bien faible, et bien délicate, » écrivait plus

[1] *Eine Anslegung des Vatter Unsers auf Gebettweis gestellt, zum Gebrauch der lieben Jugend.*

tard à ce propos son épouse Catherine qui l'avait accompagné, « j'ai passé pendant mon mariage par bien des fatigues, des maladies et des chagrins. Et pourtant, j'étais si attachée à mon mari que je ne voulus pas le laisser partir seul, lorsqu'il résolut d'aller voir notre cher docteur Martin Luther, et de pousser son excursion jusqu'aux villes maritimes du Nord, pour visiter leurs Églises et leurs pasteurs... Je l'ai accompagné de même en Suisse, en Souabe, à Nuremberg et dans tout le Palatinat, désireuse de voir et d'entendre les savants avec lesquels il se mettait en rapport, et de pouvoir lui donner mes soins comme il les lui fallait... »(Lettre de 1557[1]).

En 1542, Zell prit une part active à la discussion qui avait éclaté entre les ecclésiastiques de Francfort-sur-le-Mein, relativement aux images et à la sainte Cène. D'accord avec Bucer, Hédion et les autres ministres de l'Église de Strasbourg, il émit l'avis que les images rentrent dans la catégorie des objets indifférents (*Adiaphora*) et que tout dépend de l'usage qu'on en fait. Au sujet de la Cène, voici comment il s'exprima : « La présence de

[1] Füsslin, *Beitræge*, t. V, pages 312 et suiv.

Christ dans le sacrement est véritable et réelle; mais elle n'est ni terrestre ni charnelle; ni la raison ni les sens ne nous la font percevoir; au contraire, elle est céleste; c'est par l'esprit du Nouveau Testament et par la foi que nous la sentons. Le pain et le vin sont des symboles terrestres comme le dit Irénée; mais ce que ces symboles représentent est céleste[1]. »

L'année suivante, nous le trouvons très préoccupé de la création du Collége de Saint-Guillaume, destiné à former, à Strasbourg, de jeunes ministres de l'Évangile. Il en devint inspecteur, dès la fondation, en même temps que Hédion, Dasypodius, Herlin et Huffel. Nous avons raconté ailleurs[2] le dévouement avec lequel sa femme elle-même se consacra à la direction matérielle du nouvel établissement.

Cependant, plus on avançait vers la moitié du siècle, plus l'horizon politique s'assombrissait en Allemagne. Peu après la mort de Luther (1546) éclata la guerre, dite *de Smalkalde* entre l'Empereur et les États évangéliques.

[1] Lettre adressée, le 7 juin 1542, au clergé de Francfort. Voir Ritter, *Evang. Denkmal der Stadt Frankfurt.* (Page 381.)

[2] *Coup d'œil rétrospectif sur le Pensionnat de Saint-Guillaume.* Strasbourg et Paris, 1860. In-8°.

Strasbourg n'y fut pas épargnée et subit sa large part de maux. On sait qu'après la défaite des protestants, en 1547, Charles-Quint songea un instant à étouffer par la force la querelle religieuse, et à effacer d'un trait de plume les glorieuses conquêtes que les Luther et les Mélanchthon avaient faites sur les erreurs du romanisme. Jamais la cause de l'Évangile n'avait couru de si grands dangers, si tant est qu'on puisse parler de dangers, lorsqu'il s'agit de la cause impérissable de la vérité. Le vieux Zell n'eut plus la douleur de voir ébranlé jusque dans ses fondements cet édifice de la Réforme qu'il avait contribué à élever et à consolider, dans la mesure de ses forces.

Le 6 janvier 1548, un dimanche, il prêcha comme de coutume; mais bien qu'il ne fût pas malade, il eut une sorte de pressentiment de sa fin prochaine; et après avoir prononcé un touchant sermon, il prit solennellement congé de ses paroissiens. Le soir, il passa deux heures chez son vieil ami, le jurisconsulte Nicolas Gerbel; celui-ci, lui ayant raconté qu'un de leurs amis communs, Gaspard Glaser, surintendant à Deux-Ponts, mort peu de jours auparavant,

s'était éteint sans souffrance et presque subitement : « Dieu veuille m'accorder une fin semblable, » s'écria Zell. Son vœu allait être exaucé. Le surlendemain, 8 janvier, à onze heures du soir, il se dressa soudain sur son fauteuil, et sentant qu'il était arrivé au terme de sa carrière terrestre, il s'agenouilla et pria : « O Jésus, mon Seigneur et mon Dieu, j'ai fidèlement annoncé et prêché ce que Tu as fait pour nous et les enseignements que Tu nous as laissés. Aussi daigne aujourd'hui me recueillir dans ton sein et m'accorder une fin tranquille. O mon Dieu, je te recommande ton peuple; ils m'ont tous beaucoup aimé; daigne les aimer également, et rends-leur un pasteur qui les aime comme je les ai aimés; préserve-les de toute persécution et de tout asservissement, afin que l'édifice que j'ai fondé sur Toi, ne soit pas renversé. Reste Toi-même leur pasteur suprême. Je remets mon ministère entre tes mains; je te recommande mon âme. Seigneur Jésus, aie pitié de nous [1]. »

[1] La dernière prière de Zell a été pieusement recueillie par les assistants, et imprimée, peu de jours après sa mort, avec quelques autres petites pièces concernant le vénérable pasteur, en marge d'une estampe qui le représente couché sur son lit de mort.

Ce furent ses dernières paroles ; deux heures après, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, à l'âge de soixante-dix ans, trois mois et dix-huit jours. Il laissait, outre sa femme, un fils jeune encore et de constitution maladive.

La mort de Matthieu Zell fut un deuil public. Toute la ville assista à ses funérailles [1] ; les écrivains du temps disent qu'on n'en avait jamais vu de semblables à Strasbourg. Bucer prononça l'oraison funèbre. Quelques auteurs, sur la foi du chroniqueur Daniel Specklin, ont prétendu que Catherine Zell, arrivée au cimetière, était montée sur le cercueil, et avait, du haut de cette tribune improvisée, prononcé elle-même l'éloge de son mari, au grand scandale des assistants. Nous ne citons cette anecdote, souvent répétée depuis, que pour en contester l'authenticité. Les témoins oculaires, Lœscher par exemple, ne mentionnent pas le fait, et le caractère profondément respectable de Catherine suffirait à lui seul pour le rendre invraisemblable. Ce qui paraît prouvé, c'est que peu de

[1] Hinc ejus in demortui funus dolens
Et mœsta prodiit fere omnis civitas.
(Johannes Sapidus, *De morte Zellii.*)

temps après la mort de son mari, quelques amis la prièrent de leur retracer la vie de ce dernier, et qu'elle s'y prêta effectivement, mais sans aucune des circonstances théâtrales imaginées par Specklin[1]. Elle avait pris une part si active aux travaux de *Meister Matthis*, que ce rôle de biographe lui revenait de droit. Aussi est-ce à elle que Rabus s'adressa pour la Notice qu'il voulait consacrer à Zell dans son *Histoire des Martyrs*. Mais soit que Catherine ne vît dans cet ouvrage qu'une entreprise commerciale, soit qu'en présence de l'attitude prise par Ra-

[1] Lœscher, qui consacre 360 vers à la description de l'enterrement de Zell, s'explique sur ce fait de la manière suivante, qui ôte toute incertitude :

His ita confectis post longa silentia rebus,
In proprias abiit turba reversa domos.
Uxor honorati recitat pia facta mariti,
Caraque conjugii *vincla soluta dolet,*
Vincla soluta dolet; sed se solamine sacro
Munit, et ærumnis cedere turpe putat.

« *Après les funérailles,* la foule s'écoula silencieuse; *chacun rentra dans sa maison. Alors* Catherine fit le récit de la pieuse vie de son vénérable époux, et *pleura les liens du mariage* qui lui avaient été si chers et qui se trouvaient rompus; mais elle se fortifia par de saintes consolations, jugeant qu'il est honteux de céder à l'accablement de la douleur. »

Ces vers, qui donnent une idée parfaitement juste du caractère viril et de la piété de Catherine Zell, répondent victorieusement, on le voit, aux insinuations de Specklin.

bus vis-à-vis d'elle, elle ne jugeât pas convenable d'accéder à son désir, il est certain qu'elle lui refusa son concours de la manière la plus formelle. C'est pourquoi l'*Histoire des Martyrs* ne renferme, au lieu d'une notice sur Zell, que la reproduction de son *Apologie* de 1523.

L'Église de Strasbourg perdit en Matthieu Zell, en son premier réformateur, un pasteur profondément pieux et chrétien dans toute la portée évangélique de ce mot. Mais, comme nous le disions au début de cette notice, le trait distinctif de Zell au milieu de tant d'autres grandes figures, c'est une charité et un esprit de conciliation qui lui valurent, de son vivant, d'universelles sympathies et, après sa mort, les regrets et les larmes de toute une cité; regrets d'autant plus mérités que ses successeurs furent loin de lui ressembler quant à la douceur et à la tolérance. « Il fut constamment modéré et bienveillant, » dit son biographe Melchior Adam; « fidèle dans la doctrine; ennemi de toute vaine ostentation. Théologien non pas seulement en théorie, mais en pratique, il commença par faire lui-même ce qu'il

enseignait aux autres, et il s'occupa des pauvres avec une sollicitude particulière. »

Combien est-il d'hommes dont on ferait un semblable éloge? Combien en est-il surtout dont cet éloge serait vrai de tous points, comme il l'est pour Matthieu Zell?

II

Une étude sur Matthieu Zell serait incomplète, si elle ne s'étendait pas en même temps à Catherine, sa fidèle compagne, son *alter ego*. « Elle était, » dit son biographe allemand Rœhrich[1], « femme d'un rare mérite, riche d'intelligence et de cœur; sachant à la fois écrire et parler, et ne craignant pas de le faire; attachée du fond de l'âme à son Sauveur, pleine de zèle pour la cause de l'Évangile, et toujours active, bonne et dévouée. » Si tant est qu'une ombre se projette sur ce portrait idéal, peut-être en trouverait-on la cause dans l'ardeur parfois excessive et quelque peu belliqueuse de Catherine; dans une complaisance naïve vis-à-vis d'elle-même, qui ne laisse point que de surprendre dans une femme chrétienne; enfin,

[1] Rœhrich, *Katharina Zell*, *Mittheilungen*, t. III, p. 155.

dans la part, qu'après la mort de son mari, elle prit à des discussions auxquelles elle eût mieux fait de ne pas se mêler. Mais malgré ces travers, qui sont ceux d'une nature fortement trempée et consciente de sa force, Catherine Zell n'en est pas moins l'une des femmes les plus remarquables de son temps.

Elle était fille d'un menuisier de Strasbourg, nommé *Schutz*, et naquit dans cette ville vers 1497. Dès l'enfance, Catherine se montra bien douée et ses heureuses dispositions furent développées par une éducation soignée. « Depuis mes premières années, écrit-elle, c'est le Seigneur qui m'a élevée et dirigée; aussi, ai-je toujours fidèlement embrassé, dans la mesure de mon intelligence et de sa grâce, les intérêts de son Église et recherché le Seigneur Jésus; ce qui m'a valu de bonne heure l'estime et l'affection de tous les pasteurs, et des personnes qui tenaient à l'Église de près ou de loin. C'est pour la même raison que mon bien-aimé Matthieu Zell me demanda en mariage, aussitôt qu'il se fut mis à prêcher l'Évangile; et je puis dire, à la gloire de Dieu, que je l'ai consciencieusement assisté dans l'exercice de son minis-

tère et dans la tenue de sa maison; Jésus-Christ lui-même, au jour du jugement, me rendra ce témoignage : que j'ai agi fidèlement et sans détour; et, qu'à toi, ô mon cher Strasbourg! j'ai consacré avec joie, et de jour et de nuit, mes forces, mes travaux, mon honneur et mon bien[1]. »

Elle écrit ailleurs : « J'aimais le commerce des savants; j'en ai beaucoup connu, et je m'entretenais avec eux, non de danses, de mascarades, ou d'autres plaisirs mondains, mais du règne de Dieu. Aussi mon père, ma mère, mes amis et mes concitoyens, et même un grand nombre d'hommes distingués qui avaient appris à me connaître, m'ont-ils témoigné de l'affection, de l'estime et du respect. Néanmoins j'eus à soutenir un rude combat pour le Royaume céleste; et comme dans mes péchés, mes prières et mes souffrances physiques, aucun savant n'avait su me consoler et me donner une ferme assurance en l'amour et en la grâce de Dieu, je finis par tomber gravement malade de corps et d'esprit; je devins

[1] Füsslin, *Beitræge*, t. V, page 194.

semblable à la pauvre femme de l'Évangile qui, ayant inutilement dépensé son bien à consulter des médecins, entendit parler de Christ, alla vers lui et fut guérie. Il m'en arriva de même..... Pendant que je languissais, dévorée de souci et d'anxiété quant à mon salut, et cherchant en vain la paix dans les pratiques de l'Église, Dieu prit pitié de moi; il suscita du milieu de son peuple notre cher et bienheureux[1] Martin Luther; et celui-ci me persuada si bien de l'ineffable bonté de notre Seigneur Jésus-Christ que je me crus arrachée des profondeurs de l'enfer et transportée dans le royaume céleste : Je me souvins alors de cette parole du Maître à Pierre : « Suis-moi, et je « te ferai pêcheur d'hommes! » Depuis, j'ai travaillé nuit et jour à suivre le chemin de la vérité divine, qui est Christ, le Fils de Dieu. — Le Seigneur daigne regarder d'un œil favorable les efforts que j'ai dû faire pour apprendre à connaître l'Évangile et pour aider à le confesser[2]! »

[1] Catherine Zell écrit en 1557. Luther était mort onze ans auparavant.

[2] Füsslin, *Beitræge*, pages 196 et suiv.

Le 3 décembre 1523, Catherine Schutz épousa Matthieu Zell, à qui sa courageuse attitude et son talent oratoire avaient déjà conquis une légitime influence dans la ville. Catherine devint pour son mari une précieuse collaboratrice; sincèrement attachée à l'Évangile, et toujours prête à servir Dieu en toute bonne œuvre, elle fut, pour nous servir de l'expression de Rœhrich, une *Diaconesse* dans le sens apostolique du mot; infatigable, patiente, exerçant l'hospitalité avec un empressement et une bienveillance dont on ne trouverait de nos jours que de bien rares exemples. Son mari l'y encourageait d'ailleurs de toutes ses forces : « Lorsqu'il me voyait, dit-elle, quelque peu déserter mon ménage pour m'occuper des pauvres et des malheureux, il ne m'en aimait que mieux[1]. »

Catherine nous a laissé elle-même un tableau de sa vie : « Tandis que d'autres femmes s'occupaient de leur toilette, et passaient leur temps en fêtes et en réunions mondaines, j'allais en tout amour et en toute fidélité, dans la maison du

[1] Füsslin, *Beitræge*, page 195.

pauvre comme dans celle du riche, porter des consolations, soigner les malades, ensevelir les morts, visiter les prisonniers, soulager et raffermir tous ceux qui souffraient, me souvenant de la parole du Sage : « *Il vaut mieux aller dans « une maison de deuil que d'aller dans une maison « de festin.* » Grâce à Dieu, cette vie m'a appris bien des choses, et j'ai pu faire plus de bien par mes paroles et par mes soins que maint vicaire ou chapelain[1]. » Et plus loin : « Dès les premiers temps de mon mariage, j'ai eu l'occasion de recueillir dans notre maison des fugitifs, gens instruits et du commerce le plus agréable ; et j'ai cherché à les relever de leur abattement, et à leur rendre du courage selon la parole du prophète : « *Fortifiez les mains « lâches et affermissez les genoux chancelants.* » Je l'ai fait dans la mesure de mes moyens et de la grâce de Dieu, le jour où quinze hommes,

[1] Pour que ces citations conservent leur vrai caractère, il est bon de remarquer que Catherine Zell ne fait pas le récit de sa vie dans le but plus ou moins avoué de mettre ses bonnes œuvres en lumière, ce qui contrasterait avec les sentiments chrétiens qu'elle avait à un si haut degré ; mais qu'elle répond publiquement par la longue lettre dont nous donnons des extraits aux virulentes attaques dirigées contre elle par Louis Rabus, surintendant à Ulm : nous reviendrons sur ce point dans la suite de cette notice.

obligés de s'enfuir du Margraviat de Bade pour motifs de conscience, vinrent me demander des conseils et des consolations. Parmi eux se trouvait un vieillard fort instruit, le docteur Mantel, dont j'avais fait la connaissance à Bade. Je ne peindrai pas la joie qu'il éprouva, lorsque je lui offris l'hospitalité dans la maison de Matthieu Zell. Nous l'avons gardé tout l'hiver auprès de nous. » — « En 1524, cent cinquante bourgeois de la petite ville de Kentzingen, en Brisgau, durent se sauver la nuit de chez eux, et se dirigèrent sur Strasbourg; j'en logeai quatre-vingts dans notre maison, et pendant quatre semaines, nous n'en reçûmes pas moins de cinquante ou soixante à notre table; beaucoup de nobles et de bourgeois nous aidèrent à les entretenir. En 1525, après le massacre des paysans, une foule de pauvres gens effrayés affluèrent à Strasbourg; je les installai, avec l'aide du receveur Hackfurt, dans le couvent des Cordeliers, où je chargeai des hommes et des femmes de bonne volonté de veiller à leurs besoins et de faire des quêtes en leur faveur[1]. »

[1] Füsslin, *Beitræge*, t. V, pages 301 et suiv.

Avec son âme bonne et généreuse, Catherine ne comprenait pas que l'on persécutât sous prétexte de religion. Aussi ne trouve-t-elle que des paroles de compassion pour les malheureux anabaptistes auxquels on faisait si cruellement expier leurs divergences d'opinions : « Ces pauvres gens, faut-il donc absolument exciter contre eux les princes et les puissances, comme le chasseur excite ses chiens contre les bêtes fauves? Eux qui, s'ils ont quelques croyances erronées, sont cependant d'accord avec nous sur le point essentiel pour lequel nous avons rompu avec la papauté, à savoir, la rédemption par le sang de Christ! Faut-il donc les persécuter, et avec eux Jésus lui-même, alors qu'ils l'ont confessé jusque dans les prisons, au milieu des tortures et sur les bûchers?..... Que les gouvernements punissent les malfaiteurs, soit; mais il ne leur appartient pas d'user de violence en matière de foi; la foi est du domaine de la conscience; elle ne relève pas des puissances de ce monde..... Strasbourg, elle, a toujours donné l'exemple de la générosité, de la compassion, de l'hospitalité envers tous, et il y a encore dans ses murs, Dieu merci, plus d'un pauvre chrétien

que certaines personnes auraient bien voulu voir chassé. Ce n'est pas Matthieu Zell qui a jamais eu de pareils sentiments! Il s'appliquait au contraire à rassembler les brebis et non à les disperser. Aussi, un jour que plusieurs de ses collègues réclamaient du Magistrat l'expulsion d'un certain nombre d'individus dont le seul crime était d'avoir d'autres croyances qu'eux, prit-il soin de déclarer solennellement du haut de la chaire et au sein du Convent ecclésiastique que, pour lui, il restait innocent devant Dieu et les hommes d'un acte aussi coupable [1]. »

La maison de Zell s'ouvrait généreusement à tous, quel que fût leur nom ou leur drapeau :

« Tous ceux, dit encore Catherine, qui reconnaissent en Jésus-Christ le véritable Fils de Dieu et le seul Sauveur des hommes, peuvent se présenter hardiment chez nous; nous les recevrons sous notre toit et à notre table; nous aussi, nous aurons un jour part avec eux dans le Royaume de Dieu? C'est ainsi qu'avec la permission de mon époux, je me suis intéressée à une foule de gens, les aidant de ma plume et

[1] Füsslin, *Beitræge*, t. V, pages 273 et suiv.

de ma langue. Qu'ils fussent luthériens, zwingliens, schwenckfeldiens ou anabaptistes, riches ou pauvres, sages ou fous, selon l'expression de saint Paul, tous avaient libre accès chez nous. Que nous importait leur nom? Nous n'étions pas forcés d'être du même avis ou d'avoir les mêmes croyances que chacun d'eux; mais nous leur devions à tous des preuves d'amour, de dévouement et de compassion; voilà ce que nous a enseigné notre Maître Jésus-Christ[1]. »

Cette largeur de vues et cette tolérance vraiment évangélique, fort rares à toutes les époques, mais plus remarquables encore dans cette période de convictions fortes et de luttes ardentes, attirèrent dans le presbytère de Saint-Laurent la plupart des hommes distingués qui étaient venus se fixer à Strasbourg ou qui y séjournaient d'une manière passagère.

Aussi Catherine se plaisait à rappeler le temps où les plus célèbres théologiens suisses, Œcolampade et Zwingli, vinrent loger dans sa maison. Ils s'y arrêtèrent quinze jours, pendant le voyage qu'ils entreprirent, en 1529, pour se

[1] Füsslin, *Beitræge*, t. V, page 315.

rencontrer avec les réformateurs saxons à Marbourg; et leur correspondance témoigne des sentiments de gratitude que leur inspira l'affectueux accueil de Zell et de sa femme [1].

Parmi les étrangers illustres qui, vers la même époque, jouirent de la cordiale hospitalité de Zell, nous devons une mention toute spéciale au gentilhomme silésien, *Gaspard Schwenckfeld*, qui arriva à Strasbourg en 1528. Schwenckfeld était né à Ossing [2] en 1490; après avoir fait ses études à l'Université de Cologne, il avait été attaché comme conseiller au prince de Liegnitz. Lorsque de Wittemberg fut parti le signal de la Réforme, ce petit souverain en accueillit la nouvelle avec joie, et il trouva dans son conseiller un partisan déclaré du mouvement qui se propageait alors dans toute l'Allemagne. Schwenckfeld proclama dès l'abord que Luther était un messager de Dieu, envoyé dans le monde pour

[1] « Catherine préparait les mets à la cuisine; servait à table, selon les mœurs antiques de l'Allemagne; puis, s'asseyant près de Zwingli, l'écoutait attentivement et parlait avec tant de piété et de science, que celui-ci la mit bientôt au-dessus de beaucoup de docteurs. » (Merle d'Aubigné, *Histoire de la Réformation*, t. IV, page 112.)

[2] Seigneurie de la principauté de Liegnitz.

délivrer les consciences du joug du papisme. Mais il ne tarda pas à se séparer de lui sur la question de la sainte Cène et celle de l'autorité de la Bible : « L'Écriture, disait-il, est une perle de grand prix, mais sans le secours du Saint-Esprit nous ne pouvons nous en servir avec fruit. Elle témoigne de la grâce, de la foi, de l'amour, de la félicité éternelle, mais ne les communique point. Elle ne produit sur ceux qui n'ont pas reçu la lumière d'en haut, que des impressions factices et passagères. » — « Tant que l'homme n'est pas régénéré, et n'a pas reçu la vraie foi par l'Esprit de Dieu, l'Écriture n'est pour lui qu'une lettre morte, et c'est en vain qu'il la lit ou l'entend prêcher [1]. » — « Il ne faut pas confondre *la Parole de Dieu* avec les *saintes Ecritures*. Christ seul est appelé *Parole de Dieu;* lui seul donne la vie éternelle; lui seul purifie, éclaire, fortifie et nourrit. » — « Il y a, dit-il encore, deux éléments dans la doctrine de Luther, un élément humain qui périra, et un élément divin qui doit subsister. Luther s'arrête trop à détruire; et, dans son zèle, il

[1] C'est ce qui fit dire aux adversaires de Schwenckfeld qu'il écartait systématiquement ses adhérents du culte public.

arrache souvent le bon grain en même temps que l'ivraie. Il n'attache pas assez d'importance aux bonnes œuvres et à la loi de Dieu. » Schwenckfeld lui reprochait aussi d'imposer aux âmes une nouvelle tyrannie. « Il veut les river à sa doctrine, et commence par méconnaître la mission du Saint-Esprit..... Il place la créature avant Dieu, la lettre avant l'esprit, la terre avant le ciel; il nous a tirés d'Egypte, mais nous laisse maintenant dans le désert. Je veux bien épargner Luther parce que je sais ce qui lui est dû; mais, en mon âme et conscience, j'aimerais mieux me ranger du côté des papistes que de celui de Luther [1]. »

Telles sont les idées que Schwenckfeld chercha à faire prévaloir à la cour du prince de Liegnitz. Elles lui attirèrent nécessairement l'égale animadversion des luthériens et des catholiques; et, en 1528, son souverain l'engagea à aller passer, dans l'intérêt de sa sûreté personnelle, quelques années à l'étranger. Schwenck-

[1] Dans ses nombreux écrits, Schwenckfeld expose aussi ses idées particulières sur le baptême des enfants, sur la nature humaine du Christ, etc. — Voir Schrœckh, *Christliche Kirchengeschichte*, t. IV, pages 518 et suiv.

feld dit de son côté qu'un commencement de surdité l'obligea à résigner sa charge de conseiller. Quoi qu'il en soit, il se rendit à Augsbourg, et de là, à Strasbourg. La sincérité incontestable de ses convictions religieuses, une profonde piété, la noblesse de son caractère, jointes à l'extérieur le plus avantageux, lui valurent dans cette dernière ville de nombreuses sympathies. Il prit ses repas chez Capiton, mais trouva un accueil particulièrement affectueux auprès de Matthieu Zell et de sa femme, qui, on l'a vu, étaient tous les deux fort conciliants en matière de foi, pourvu que le principe fondamental du salut par Christ fût hors de cause. Ces rapports d'estime et de sympathie survécurent même à son départ[1], et Catherine resta pendant plus de vingt-cinq ans en correspondance avec lui. La suite de ce récit montrera combien d'attaques violentes et d'invectives grossières cette intimité valut à la femme de Zell de la part des théologiens luthériens. Mais,

[1] Ses adhérents étant devenus de jour en jour plus nombreux à Strasbourg, Schwenckfeld en vint à exprimer ouvertement le projet de fonder une Église particulière. Le Magistrat intervint alors et l'obligea à quitter la ville.

loin de renier son ami au moment du péril, elle le défendit avec une vigueur et une verve qui révèlent non-seulement la générosité et l'indépendance de son caractère, mais encore un remarquable talent d'écrivain.

Ce n'est pas avec Schwenckfeld seul que Catherine échangeait des lettres. Elle écrivit plusieurs fois à Luther et reçut de lui d'affectueuses réponses. Voici, entre autres, la traduction littérale d'un billet qu'il lui adressa le 17 décembre 1524[1] :

« *A la vertueuse dame Catherine Schutz, ma chère sœur et amie en Jésus-Christ, à Strasbourg.*

« Grâce et paix en Jésus-Christ.

« Ma chère amie, je suis heureux que Dieu t'ait comblée de sa grâce au point de permettre que non-seulement tu connaisses toi-même son Royaume (qui est caché à tant de personnes), mais encore, que tu aies un mari capable de te le faire connaître tous les jours davantage, et je te souhaite grâce et force, afin que tu conserves

[1] Voir le texte allemand dans Rœhrich, *Mittheilungen*, t. III, page 162.

ces bienfaits jusqu'au jour où nous nous retrouverons et nous réjouirons tous ensemble, s'il plaît à Dieu. Je ne veux pas m'étendre davantage ; prie Dieu pour moi et salue ton époux, Matthieu Zell. Dieu te garde.

« MARTIN LUTHER.

« Dimanche après la Sainte-Luce, 1524. »

Catherine voyait avec autant de regret que son mari, les longues discussions soulevées dès les premières années de la Réforme, au sujet de la sainte Cène. Nous dirons en passant qu'elle s'en expliqua parfois assez vivement avec les collègues de son mari, tous plus ou moins engagés dans la querelle, et qu'elle s'attira ainsi plus d'un mot piquant de Martin Bucer, son principal contradicteur. Bucer, qui s'était arrogé un peu malencontreusement, ce semble, le rôle de médiateur, et qui attribuait, à tort ou à raison, l'extrême réserve de Zell à l'influence de Catherine, parle plusieurs fois dans ses lettres, avec quelque aigreur, de cette femme « si pleine d'amour-propre » (*quæ furit sese amando*), et de ce mari qui se laisse mener par elle. Enfin, Catherine résolut de profiter de

ses rapports personnels avec Luther pour le prier directement, au nom de la paix, d'apporter dans cette question de la Cène plus de douceur et d'indulgence à l'égard des Suisses et des Allemands du Sud. Le grand Réformateur lui répondit par la lettre suivante[1] :

« *A la vertueuse épouse de Matthieu Zell, ma bien chère amie, à Strasbourg.*

« Grâce et paix en Jésus-Christ.

« Ma chère dame, si je n'ai pas répondu plus tôt à la lettre que vous m'avez écrite dernièrement, c'est que je ne pensais pas qu'il fût déjà temps de le faire, la question étant encore trop neuve. Mais maintenant que, Dieu merci, la pente est devenue un peu moins glissante (*litt.* escarpée), je veux reprendre votre lettre et vous engager à agir près de vos Messieurs et de vos amis, de façon à enrayer, et à maintenir, s'il plaît à Dieu, la paix et l'unité. Sans doute, la charité doit aller par-dessus tout, et

[1] L'original allemand de cette lettre est précieusement conservé à la Bibliothèque de Strasbourg. On en a publié un calque exact en 1817, avec une petite notice explicative.

avoir le pas sur tout. Mais Dieu est au-dessus de la charité elle-même. Si nous donnons le premier rang à Dieu et à sa Parole, la charité doit certainement avoir la haute main (*die Oberhand*) parmi nous, immédiatement après lui. Une question aussi grave ne peut pas être traitée d'après nos idées préconçues et notre manière de voir personnelle; il nous faut prier du fond du cœur et pousser des soupirs en esprit (*geistliches Seufzen*); car cette question relève de Dieu et non pas de nous. Il faut que Dieu agisse et intervienne. Ce que nous faisons de nous-mêmes ne sert de rien. C'est pourquoi, priez, priez, priez, et laissez-lui le soin de pourvoir au reste. Dieu vous garde. Amen.

« Saluez de ma part votre cher mari.

« MARTIN LUTHER.

« 24 janvier 1531. »

On sait que ce fut seulement au bout de cinq ans que la querelle s'assoupit et que la Concorde de Wittemberg donna quelque trêve aux agitations qui troublaient et divisaient les communautés évangéliques. Zell se rendit en 1536 auprès de Luther à Wittemberg, précisément

pour contribuer à sceller la réconciliation, et sa femme l'accompagna dans ce voyage.

L'activité de Catherine se multipliait dans toutes les directions où elle espérait pouvoir se rendre utile. En accomplissant les plus humbles devoirs de la vie domestique et toutes les œuvres d'une charité inépuisable, elle trouvait le temps, non-seulement d'entretenir les diverses correspondances dont nous venons de parler, mais encore de composer plusieurs petits ouvrages de polémique ou d'édification.

Lorsque son mari fut cité en 1524, devant l'évêque de Strasbourg, elle adressa en sa faveur au prélat une lettre justificative si énergique que le Magistrat crut devoir en interdire l'impression pour ne pas aggraver les difficultés de la situation. La même année, elle rédigea un écrit intitulé : *Trostschrift an die leidenden christglæubigen Weiber der Gemeine zu Kentzingen, meinen Mitschwestern*[1].

Nous avons raconté plus haut qu'elle ne s'en tint pas aux paroles à l'égard des malheureux habitants de Kentzingen; cent cin-

[1] *Lettre de consolation aux femmes chrétiennes et persécutées de la paroisse de Kentzingen, mes sœurs en Christ.*

quante d'entre eux ayant dû prendre la fuite, elle en recueillit un grand nombre dans sa maison.

En 1534, Catherine fit une préface pour le livre de cantiques de Michel Weisse, dont l'imprimeur strasbourgeois Jacob Frœlich se proposait de publier une nouvelle édition : « Comme on chante de par le monde, écrit-elle, une foule de chansons tout à fait inconvenantes et obscènes, et qu'on ne peut ici-bas se passer de chansons, je félicite l'auteur d'avoir reproduit sous forme de chants toute l'œuvre du Christ et de la rédemption ; de façon que les gens, lorsqu'ils se réjouiront et feront retentir leurs voix, se sentent poussés vers leur salut éternel, au lieu d'ouvrir au diable l'accès de leurs cœurs. » — Il est bon de remarquer d'ailleurs que le recueil en question n'était pas destiné au culte, mais bien à l'usage domestique.

La vie de Catherine s'écoulait ainsi heureuse et paisible. Des travaux littéraires, une vaste correspondance faisaient diversion aux exigences multiples de son infatigable activité chrétienne ; le caractère facile et affectueux de Matthieu Zell lui avait créé l'intérieur le plus

agréable; et, pendant près de vingt-cinq ans, sa maison fut le rendez-vous de tout ce que Strasbourg comptait d'hommes distingués. Mais nous arrivons maintenant dans la carrière de Catherine à une période de deuil et de souffrance.

La première et la plus cruelle épreuve qu'elle eut à supporter, fut la mort de son mari, le 9 janvier 1548. Cette perte l'affecta très vivement; et, si la courageuse femme sut trouver dans l'Évangile un soulagement à sa douleur, elle n'en ressentit pas moins, à dater de ce jour, une sorte de désenchantement et de lassitude morale. Du reste, la tournure fâcheuse que prirent en Allemagne et en Alsace les affaires religieuses vint bientôt ajouter à son affliction personnelle d'amers soucis pour la cause qui avait toutes ses sympathies. Protestante zélée et convaincue, elle vit avec un profond chagrin l'introduction partielle de l'Intérim à Strasbourg. On a conservé à la bibliothèque de Saint-Guillaume un volume d'écrits relatifs à cet acte et qui paraît avoir appartenu à Catherine; elle y a mis en marge des annotations qui témoignent de l'ardeur de sa foi et

de la douleur à laquelle elle était en proie. Elle regrettait le passé pour elle si plein de souvenirs heureux et brillants; hélas! ces souvenirs eux-mêmes allaient être empoisonnés par des attaques odieuses.

La mort de Zell et le départ de Bucer pour l'Angleterre furent, à Strasbourg, le signal d'une profonde modification dans les tendances dogmatiques de la théologie. Les idées larges, conciliantes et vraiment évangéliques qui avaient animé les premiers réformateurs de cette cité, firent place, chez leurs successeurs, à un luthéranisme étroit et intolérant. C'étaient surtout les jeunes prédicateurs qui les professaient, et ils n'épargnaient ni le mépris ni l'injure aux vénérables fondateurs de l'Église strasbourgeoise que Catherine Zell tenait en si haute estime. Parmi les plus violents se trouvait Louis Rabus, de Memmingen; Rabus que Zell avait recueilli dans sa maison, l'entourant de sa sollicitude, l'élevant comme son fils, et qui s'était développé, grâce aux soins de son père d'adoption, jusqu'à devenir le prédicateur favori de la population de Strasbourg. Rabus avait d'abord tourné toute sa fougue contre

l'Intérim et contre ce que la Réforme avait laissé debout de la pompe extérieure du culte catholique. Mais bientôt il se mit à attaquer les doctrines religieuses des réformateurs qui l'avaient précédé et à tonner, en particulier, contre Schwenckfeld, dont nous avons fait connaître plus haut les relations avec Matthieu Zell et avec sa femme. Catherine s'émut de ces invectives comme d'une injure personnelle [1], et releva le gant. Elle écrivit à Rabus, d'abord à Strasbourg, puis une seconde fois à Ulm où il avait été appelé sur ces entrefaites, pour lui reprocher sa manière d'agir. Cette affaire eut pendant quelque temps un tel retentissement dans l'Église protestante d'Alsace, qu'on nous permettra de nous y arrêter un moment.

La première lettre est du mois de janvier 1557; Catherine se plaint de ce que dans un de ses derniers sermons sur les deux natures de Jésus-Christ, Rabus se soit déchaîné contre les Eutychiens, et n'ait pas craint d'appeler Schwenckfeld un maudit, un damné, un enfant

[1] Comme étant elle-même « *noch ein Stücklein von der Ripp des seligen Matthis Zell,* » pour rappeler ses propres expressions.

des ténèbres. Les doctrines de Schwenckfeld, il est aisé de s'en convaincre par ses livres, n'ont rien de commun avec celles que Rabus lui prête méchamment : « Pourquoi donc, s'écrie-t-elle, vous autres jeunes gens (jeunes à la fois d'ans et de services), méconnaissez-vous ainsi les enseignements d'un homme pieux et qui a d'ailleurs pour lui l'âge et l'expérience dont vous êtes dépourvus ! Pourquoi le disciple veut-il s'élever au-dessus du maître? Le Seigneur n'a-t-il pas dit : « Le disciple n'est « pas plus que son Maître ? » Vos prédécesseurs n'avaient pas traité Schwenckfeld avec tant de dédain et d'ignominie : ils le tenaient, au contraire, pour un homme digne d'affection et craignant Dieu. O Capiton ! O Gaspard Hédion ! O Matthieu Zell ! Vous reposez maintenant dans le sein de Christ ! Mais si vous étiez encore au milieu de nous, on vous ferait marcher à coups de verges, on vous forcerait à vous taire et à retourner à l'école chez ceux que vous avez instruits vous-mêmes[1]. » Puis Catherine reprend en détail les diverses questions sur lesquelles

[1] Füsslin, *Beitræge*, t. V, pages 206 et suiv.

on accusait Schwenckfeld de s'être écarté de la vérité; elle cherche à le disculper et reproche à Rabus l'amertume de ses diatribes : « Si vous le pouviez, vous traiteriez ce pauvre homme comme les savants ont traité Servet à Genève; les évêques et les prêtres, le bienheureux Jean Huss à Constance; les principaux sacrificateurs et les scribes, notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ à Jérusalem ! Ce n'est pas par de semblables attaques que peuvent naître la vérité et la bonne harmonie; quel profit en retirent vos auditeurs? — Je donne à Schwenckfeld ce témoignage devant Dieu et devant ma conscience (et je suis prête à le lui donner n'importe où) que depuis vingt-six ans que j'ai lu tous ses écrits, il n'a jamais contesté la sainte humanité de notre Seigneur Jésus-Christ, mais qu'au contraire, il y croit fermement[1]. » — Et après avoir exposé la doctrine de Schwenckfeld, elle démontre à Rabus que cette doctrine est conforme à l'Évangile et à celle de Luther et de Brentz.

La question même qui avait provoqué la co-

[1] Füsslin, *Beitræge*, pages 214 et suiv.

lère de Rabus et la réponse de Catherine n'est peut-être plus aujourd'hui de celles qui attirent spécialement l'attention. Mais il nous a semblé que ces fragments de lettre avaient le mérite de donner une idée du caractère énergique et de l'étonnant développement intellectuel de cette femme, *le docteur Catherine*, comme on l'a parfois appelée, et de faire entrevoir l'intolérance et le fanatisme qui avaient envahi l'Église protestante de Strasbourg après le départ ou la mort de ses premiers et plus illustres réformateurs.

Cette lettre resta sans réponse; bien plus, Rabus la renvoya sans la lire; ce qui fit dire à Catherine qu'il avait été moins poli que l'évêque de Strasbourg, en 1524; car ce dernier avait du moins pris connaissance de ses observations avant de les lui renvoyer. Mais elle ne se découragea pas, et lui écrivit une seconde épître, le 24 mars 1557. « Mon cher Monsieur Louis, dit-elle, je vous ai écrit à la fin de l'an passé une lettre affectueuse, maternelle, conforme à la vérité; j'avais pour le faire les plus sérieux motifs; et cependant vous me l'avez renvoyée sans vouloir la lire. J'en ai été vive-

ment affligée, moi qui vous porte tant d'affection, qui vous en ai tant témoigné, et qui, même après la mort de mon mari, ai contribué à vous faire parvenir au point où vous êtes aujourd'hui. Toutefois, je n'ai voulu attribuer votre conduite qu'à un manque d'expérience; j'ai pensé qu'avec l'âge votre esprit mûrirait; et que notre divin Sauveur saurait bien changer votre cœur et vous éclairer de sa lumière. Aussi le lui ai-je instamment demandé dans mes prières[1]. » — On sera frappé de la douceur de cette réponse faite par une femme de soixante ans à un homme jeune encore, qui lui avait les plus grandes obligations et qui venait de la froisser d'une manière si pénible. Nous ne nous arrêterons pas au fond même de la lettre : Catherine y reproduit, en les développant et en les fortifiant par de nombreux textes bibliques, ses observations précédentes sur la doctrine de Schwenckfeld.

Rabus, cette fois ne garda pas le silence, mais on va voir comment il répondit à la respectable femme, presque sa mère!

[1] Füsslin, *Beitræge*, page 237.

« Ma gloire, ma renommée et ma consolation sont en Jésus crucifié.

« Ta lettre païenne, antichrétienne, et toute remplie des plus impudents mensonges, m'est parvenue le Vendredi-saint, 16 avril (1557) à un moment où j'étais absorbé par mes sermons. Comme, en y revenant aujourd'hui, je vois, par cet écrit tout imprégné de fiel et de poison, que, malgré les sévères avertissements de Dieu, tu persistes avec obstination dans d'épouvantables erreurs, dans de faux témoignages et dans des calomnies diaboliques contre les gens pieux, et qu'on ne peut espérer que tu t'améliores jamais en aucune façon, j'appelle sur toi la juste sentence de Dieu, et je compte qu'il te donnera un jour la récompense que mérite ton orgueil pharisaïque..... Tu as semé, dès le commencement, et de concert avec ton mari, une telle agitation dans l'Église de Strasbourg que tu n'échapperas point, je l'espère, au jugement de Dieu. Et maintenant, laisse-moi en paix, avec tes impudentes lettres. Si cette missive te paraît dure, tu n'oublieras pas qu'il faut répondre aux fous comme ils le méritent. — Le 19 avril 1557. — LOUIS RABUS, docteur en théo-

logie et surintendant de l'Église d'Ulm contre tous les esprits zwingliens, *stenckfeldiens*[1] et anabaptistes; au demeurant un pauvre et indigne serviteur du Christ crucifié et de sa pauvre Église[2]. »

La noble veuve de Zell dédaigna de relever ce langage vis-à-vis de Rabus lui-même. Mais elle fit à une semblable lettre la seule réponse qu'elle méritât : elle réunit en une brochure ses deux lettres et celle de Rabus, et après avoir retracé dans une courte préface sa vie si utilement remplie, elle rendit ses concitoyens juges des accusations injurieuses que Rabus avait vomies contre elle..... Ce petit ouvrage, dédié à la bourgeoisie de Strasbourg, se distingue comme les lettres mêmes, par la verve qui caractérise toutes les productions de Catherine, et en outre par la modération et la simplicité qui conviennent aux bonnes causes. Il nous fournit de précieux renseignements sur les premiers temps de la Réforme à Strasbourg; il

[1] Misérable jeu de mots sur le nom de Schwenkfeld qu'il transforme en *Stenckfeld*, on saisira aisément dans quelle intention outrageante.

[2] Füsslin, *Beitræge*, t. V, page 277.

nous fait surtout connaître et estimer l'auteur. C'est à ce document, aujourd'hui fort rare, que nous avons emprunté la plupart des traits de cette petite notice.

Après la pénible querelle qu'elle eut à soutenir contre Rabus, il n'est plus fait mention de Catherine Zell dans les écrits des contemporains. Nous savons seulement par une allusion contenue dans une lettre de Conrad Hubert à Louis Lavater de Zurich, qu'elle vivait encore au printemps de 1562; mais qu'elle était alors fort malade et incapable d'écrire depuis assez longtemps. Il est donc probable qu'elle s'éteignit bientôt après.

L'ombre et le silence qui entourent les derniers jours de cette femme remarquable nous ont pénétré d'un sentiment de respect et de recueillement. Les juges sévères peuvent, sur cette tombe obscure, rappeler ce qui manqua peut-être d'humilité chrétienne aux rares vertus de Catherine; Dieu seul a le secret des expériences dernières qui ont mûri cette âme pour l'éternité. Quant à nous, en arrivant au terme de cette vie si utilement remplie et consacrée entièrement au service de son divin Maître,

nous nous sommes involontairement souvenu de cette parole : « Bienheureux sont ceux qui meurent au Seigneur, car ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent. »

FIN.

Paris. — Typographie de Ch. Meyrueis et Cie, rue des Grès, 11.

LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET Cie, ÉDITEURS

RUE DE RIVOLI, 174

Alexandre Vinet. Notice sur sa vie et ses écrits, par Edmond Scherer. In-8. 2 fr. 25 c.

Biographie d'Albert de Haller. Un vol. in-8, avec portrait. 4 fr.

Histoire de Henri Arnaud, pasteur et chef militaire des Vaudois, par Théodore Muret. In-12. 60 c.

Paul Chevalier (1564), par C.-L. Frossard. In-8. 50 c.

Ramus (Pierre de la Ramée). Sa vie, ses écrits, ses opinions, par Ch. Waddington. In-8. 2 fr.

La vie et les travaux de Jean Sturm, par Charles Schmidt, avec portrait. In-8. 50 c.

Vie d'Olympia Morata. Épisode de la Renaissance et de la Réforme en Italie, par Jules Bonnet. Un vol. in-8. 3 fr.

Vie de Baxton. Traduit de l'anglais par Mlle Rilliet de Constant. Un vol. in-8. 3 fr.

Vie et mort de Wolfgang Schuch, martyr, par Athanase Coquerel fils. In-8. 60 c.

Vie de Maupertuis, par L. Angliviel de la Beaumelle. Un fort vol. in-12. 3 fr. 50 c.

Les voies merveilleuses de Dieu envers Charles-Dominique de Gasser. In-12. 75 c.

Le comte de Zinzendorf, par Félix Bovet. 2 vol. in-8. 7 fr.

Daniel Chamier. Son journal et sa biographie, par Ch. Read. Un vol. grand in-8. 5 fr.
Imprimé sur papier vergé. 7 fr. 50 c.

Vie d'Amélie Sieveking, fondatrice de la Société des Amies des Pauvres de Hambourg. 1 vol. in-8, avec portrait. 5 fr.

Vie de Martin Luther, par Gustave-Adolphe Hoff. Un fort vol. in-12. 2 fr.

Les Grands Hommes de l'Église. Histoire de l'Église en biographies. Un fort vol. in-12. 3 fr.

Les Réformateurs de la France et de l'Italie au XIIe siècle, par Nap. Peyrat. Un vol. in-12. 3 fr. 50 c.

Histoire populaire des Réformateurs, par Camille Maffre. Il paraît une livraison chaque mois. Prix de la livraison in-32. 50 c.

Histoire d'un Homme qui a perdu un sens, *ou Vie du Dr Kitto*, par Clément de Faye. Un vol. in-12. 1 fr. 25 c.

Vie de Gustave-Adolphe, par Abelous. Un vol. in-12. 1 fr.

Les Camisards, par Ernest Alby. Un vol. in-12. 2 fr.

Les Descendants des Albigeois et des Huguenots, *ou Mémoires de la famille Portal*. Un vol. in-8. 6 fr.

Chronique protestante de l'Angoumois, par Victor Bujeaud. Un vol. in-8. 6 fr.

Histoire de la Réformation du XVIe siècle, par Merle d'Aubigné. Édition populaire. 1re partie. 4 vol. in-12. 14 fr.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis et Cie, rue des Grès, 11.